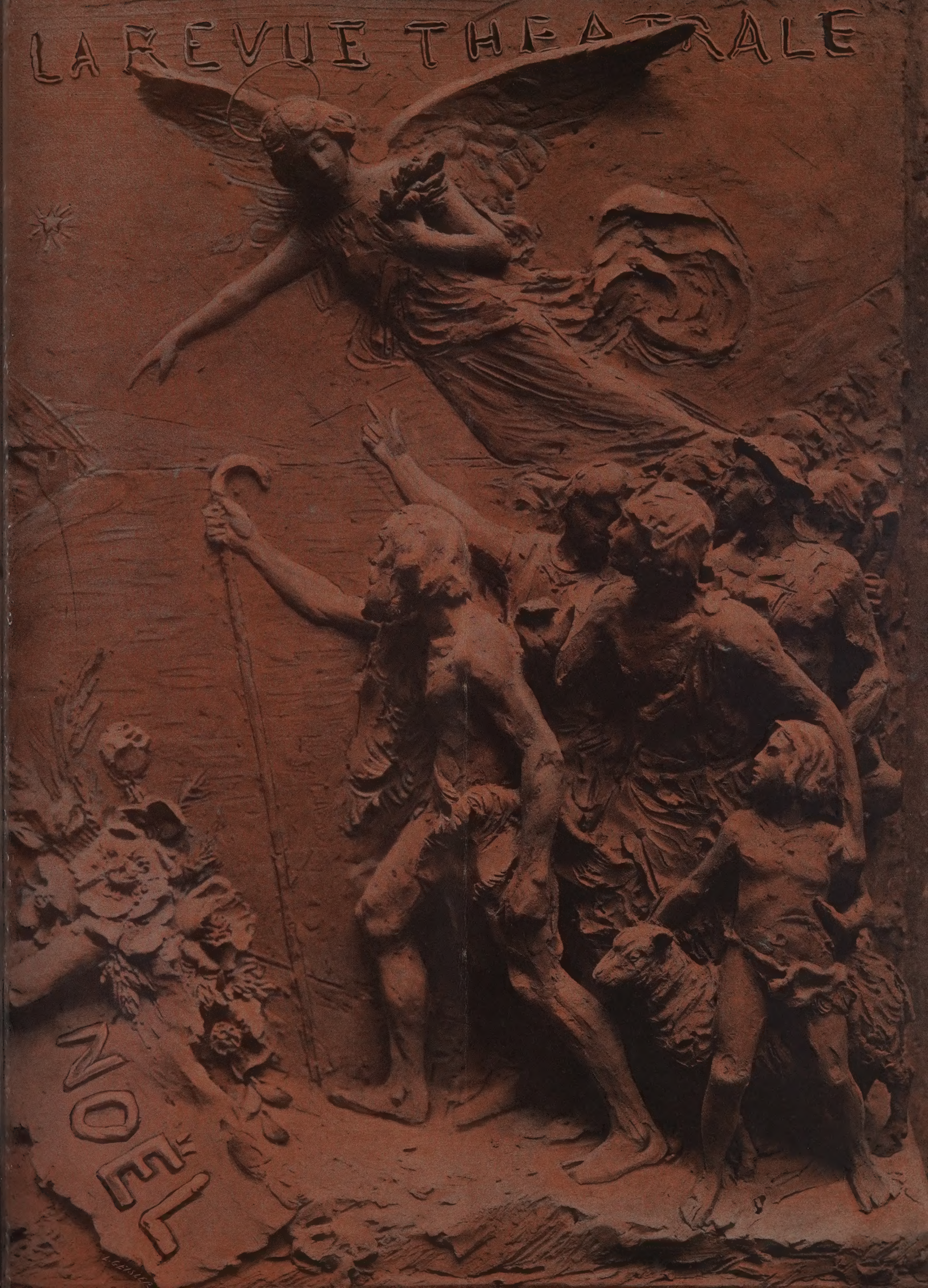
LA REVUE THÉATRALE



NOEL

LA REVUE THÉATRALE

EST EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES

et chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et Papetiers de Paris et de Province.

VENTE & ABONNEMENTS

Au Siège de la Revue : **14, Rue des Minimes,**

et chez E. BERNARD, Libraire, 1, rue de Médicis.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

ALCANTER DE BRAHM. — GABRIEL BERNARD. — HENRY CÉARD. — ALBERT DAYROLLES. — HENRY EYMIEU — HENRY FRANSOIS. — FÉLIX GALIPAUX. — GUSTAVE KAHN. — CH. BERT. — MAURICE LEFÈVRE. — CAMILLE LE SENNE. — JULES MARTIN. — THÉODORE MASSIAC — Mme NANCY-VERNET. — STANISLAS RZEWUSKI. — CAMILLE DE SAINTE-CROIX. — HENRI SECOND. — ADOLPHE THALASSO. — WILLY. — HENRY WELSCHINGER.

ILLUSTRATEURS :

ADOLPHE COSSARD. — ED. FOURNIER. — HOFFBAUER. — MAURICE DE LAMBERT. — LÉANDRE. — A. LOIR. — LUCIEN MÉTIVET, etc.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 46

(Numéro de NOËL)

Noël interprété et figuré	EDOUARD GAUTHIER.
Le Fils du Charpentier	AUGUSTE DORCHAIN.
La Nativité au Théâtre	CAMILLE DE SAINTE-CROIX.
La Crèche de Besançon	HENRY GAUTHIER-VILLARS.
Les Noëls Roussillonnais	JULES ESCARGUEL.
Saint-Nicolas au Théâtre	CAMILLE LE SENNE.
Noël triste	HENRI SECOND
Les Noëls satiriques	ALBERT DAYROLLES.
Noël théâtral en Normandie	ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.
Noël de la reine Marguerite de Navarre, composition musicale de	HENRY EYMIEU.
Le Réveillon au Théâtre moderne	THÉODORE MASSIAC.
Les Enlumineurs de la Nativité	GUSTAVE KAHN.
Noël en Alsace	E. MULLER.
Noël au Théâtre de Russie et de Pologne	STANISLAS RZEWUSKI.

Lion Fleurs

2, Bd de la Madeleine Tél. : 247-25

Fleuriste appréciée de Tout-Paris, pour les Fiançailles, Mariages, Réceptions, Théâtres, Artistes.

Premières à forfait pour les Auteurs

PRIX MODÉRÉS

EXPÉDITIONS EN PROVINCE

CHOCOLAT A LA TASSE PRÉVOST

39, Boulevard Bonne-Nouvelle, PARIS

LE MÊME CHOCOLAT EN TABLETTES

3 francs le demi-kilog

CHOCOLAT DE MÉNAGE

Le demi-kilog. : 1 fr. 70 et 2 fr. — Remise : 250 gr. sur toutes les quantités *par achat de 3 kilos.*

MAISON A BORDEAUX

ARTISTES !!! avant d'entrer en scène,

Si vous souffrez de **NÉVRALGIES, MIGRAINES,**

Prenez les **Cachets de Névropyrol**

Pharmacie Montméat. 36, rue Saint-Roch, PARIS

Émile BAUDRY 86, Fg St-Denis PARIS

CRISTALLIER *en face la rue Paradis* Tél 413.04

fait tous les

Rassortiments de Cristaux

anciens, modernes, pièces montées en métal, bronze, argent et or.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : **250** MILLIONS

Siège social : *54 et 56, rue de Provence.*

Succursale : *134, rue Réaumur (Place de la Bourse);*

— *6, rue de Sèvres.*

PARIS

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 3 à 5 ans : **3 1/2 0/0**, net d'impôt et de timbre). — **Ordres de Bourse** (France et Etranger). — **Souscriptions sans frais.** — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.). — **Escompte et Encaissement de Coupons** (Français et Etrangers). — **Mise en règle de titres.** — **Avances sur titres.** — **Escompte et Encaissement d'Effets de Commerce.** — **Garde de Titres.** — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages.** — **Virements et chèques** sur la France et l'Etranger. — **Lettres de crédit et billets de crédit circulaires.** — **Change de monnaies étrangères.** — **Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

77 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue, 458 agences en Province, 2 agences à l'étranger (Londres 53, Old Broad Street, et Saint-Sébastien (Espagne) : correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

PEAU BLANCHE, CHEVEUX BLONDS par l'**OXYGÉNOPOUDRE**

Guérit maux de gorge ; *merveilleux* pour toilette intime ; *recommande* par les Médecins ; *anticeptique* dentifrice sans égal ; *cicatrise* les plaies. Grands Magasins ou envoyer 4 fr. 40 à LABORATOIRE OXYGÈNE *101 Boulevard Sébastopol*, pour recevoir 4 étuis pour 1 litre chaque.

Nouveau! Sensationnel! Plus de Maquillage

CRÈME INFAILLIBLE

Garantie hygiénique et sans glycérine

L. BERNHARD, 10, Rue des Pyramides

L'**IODHYRINE** du Dr **DESCHAMPS**

est le specifique par excellence de

L'OBÉSITÉ

produit sérieux, donnant des **résultats immédiats,** sans action nocive sur le cœur, l'estomac et les autres organes. — Ne provoque pas d'éruptions. — Absolument inoffensif. — Dissout simplement les tissus graisseux sans laisser de rides.

La boîte de 60 cachets pilulaires (traitement complet) **10** fr. franco contre mandat adressé à **M. LALEUF,** pharmacien-chimiste de 1re classe, 2, avenue Dauphine, Orleans (Loiret). — *Renseignements sur demande.*

LE PLUS GRAND PROGRÈS DU SIÈCLE

Plus de cheveux blancs

CONCENTRÉ WILSON

Recolorant instantané des cheveux et de la barbe sans les teindre. Par poste 5,50.

TAVERNIER, Chim.-Pharm. 42, quai Fulchiron, Lyon.

Le Mammigène du Dr Polacek est infaillible pour :

1° Développer la poitrine retardée de la jeune fille.

2° Remonter et raffermir la poitrine affaissée par suite de maladie, accouchement, etc.

Son usage étant purement externe, son application ne nuit jamais à la santé. Son efficacité est garantie par le simple fait qu'on procède au remboursement en cas d'insuccès.

Prix du flacon : 25 fr. (mandat poste). — 4, Square Maubeuge, 4, Paris.

PRODUITS ANTISEPTIQUES

AU **PYOLUÈNE**

Savon désodorisant, supprime les rougeurs, dartres, boutons, etc.

Dentifrice, blanchit les dents, raffermit les gencives et purifie l'haleine.

L. PIOT & Cie, 7, rue d'Argenteuil, PARIS

IMPRESSIONS ARTISTIQUES

DE CATALOGUES, AFFICHES

TABLEAUX-RÉCLAME

EN TYPOGRAVURE

L. GEISLER

AUX CHATELLES, par RAON-L'ÉTAPE (Vosges)

PARIS, 14, Rue des Minimes

Téléphone : 249-94

SEUGNOT

CONFISEUR

Spécialité de Dragées et Boîtes pour Baptême

BONBONS

CHOCOLATS, DESSERT

28, Rue du Bac

PARIS

TÉLÉPHONE : 729-71

La Revue Théâtrale

N° 46. — NUMERO DE NOËL — Prix : 2 Fr.

L. GEISLER, Directeur-Administrateur

RÉDACTION
60, Rue de La Rochefoucauld, PARIS (IX^e^)

ED. GAUTHIER, Rédacteur en Chef — G. FRAPPIER, Secrétaire de la Rédaction

PHOTOGRAPHIES STUDIA-LUX

LE NUMÉRO
FRANCE..... 1 fr. 50
ETRANGER..... 2 fr. »

DIRECTION & ADMINISTRATION
14, Rue des Minimes, PARIS
ARM. GEOFFROY, Secrétaire

POUR ABONNEMENTS, VENTE & PUBLICITE
S'adresser 14, Rue des Minimes
Téléphone 249-94 PARIS (III^e^)

ABONNEMENTS :
Un an : PARIS..... 36 fr.
— DÉPARTEMENTS..... 36 fr.
— ETRANGER..... 48 fr.

NOËL 1905

L'ADORATION DES BERGERS

Miniature de Jehan FOUQUET, du *Livre d'Heures* d'Étienne CHEVALIER, reproduite d'après l'original conservé au Musée Condé, à Chantilly.

Cliché Studia-Lux.

NOËL interprété et figuré

NOUS n'en sommes plus à discuter l'étymologie de Noël, puisque le motif de cette fête nous est devenu à peu près indifférent. Et cependant, que de passionnants débats furent entretenus sur l'origine de ce mot charmant !

Noël était-il l'abréviation d'Emmanuel ? provenait-il de la corruption de l'expression *Natalis dies* (jour natal), ou, plus simplement, dérivait-il du vieux cri druidique saluant l'année nouvelle : *du gui, l'an neuf!* que l'on aurait abrégé en prononçant seulement la dernière syllabe : *neu, nau, noël, noë*, selon le dialecte des divers pays de France.

L'objet de Noël nous indiffère, et pourtant, de toutes les fêtes chrétiennes, il n'en est pas de plus touchante, ni de plus enjolivée par les temps révolus. Certes, la Passion déploie une admirable grandeur tragique, mais sur sa magnificence douloureuse, profondément gravée par le dogme, la légende n'osa guère poser ses broderies. Pâques est tout ensoleillé de joie, mais cette joie a son éclat doublé par la force de la nature en réveil. Tandis que Noël est placé au très mauvais temps de l'année, rien n'aide à son éclat, sa lumière vacille dans le grand blanc de la neige partout étalée, et ses chants s'étouffent dans le silence morne de l'hiver.

Noël, c'est la fête des petits ; il est tout humilité. Humilité de Dieu fait homme périssable, dans un coin d'écurie ; humilité candide des bergers, distants de la crèche chantée par les séraphins ; humilité des Mages d'Orient, agenouillés devant un poupon de pauvres gens, que leur science et leur foi leur fait voir Dieu ! Noël, c'est la fête qui n'oublie pas le pauvre dépourvu de gîte, le déshérité qui ne connaît plus d'horizon ni plus d'espoir. Noël, c'est l'exaltation de l'humilité : celle des vertus que l'homme, par essence orgueilleux et égoïste, acquiert le plus difficilement.

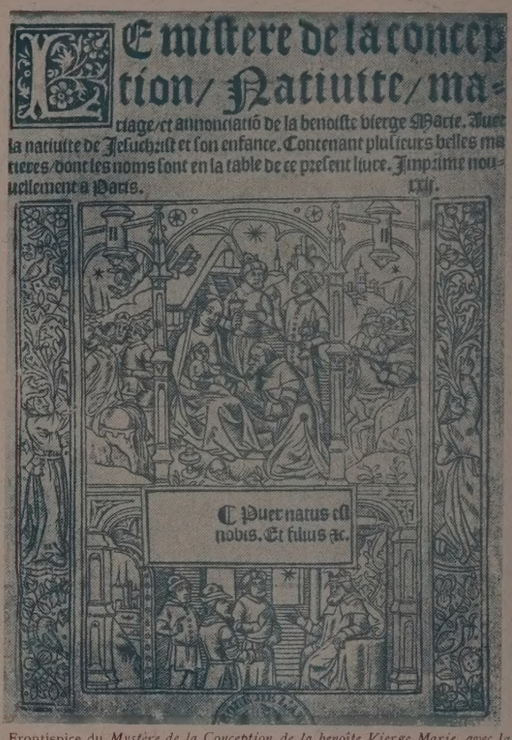
Cl. de M. Quentin, d'Arras.

Les sages-femmes à la crèche.

Reproduction d'une miniature du manuscrit (xv^e siècle) de la *Vie, la Passion et la Vengeance de N.-S. Jésus-Christ*, d'Eustache Mercadé. (Conservé à la Bibliothèque d Arras).

Nulle solennité religieuse ne donna lieu à tant d'appropriations interprétatives et figuratives, se dépassant toutes en originalité et en pittoresque. Avec Dieu si aimablement manifesté, il semble qu'on ne se priva d'aucune liberté.

Noël fut liesse la plus grande de notre moyen âge. Dans certaines provinces, il marquait le renouveau de l'année ; son nom était cri de joie aux entrées royales et princières ; ses cantiques de gaîté — par contraste singulier — se chantaient dans le cimetière des églises, et le sanctuaire se trouva tellement envahi par ses parodies et ses superfétations grotesques, que l'on dût tôt renoncer à l'admettre en marge des cérémonies du culte.



Frontispice du *Mystère de la Conception de la benoîte Vierge Marie, avec la Nativité de Jésus-Christ et son enfance*. (Imprimé chez Jehan Trepperel), représente à Saint-Maclou de Rouen.

A Rome, si l'Empereur se trouvait près le Saint-Siège, le jour de Nativité, il se tenait aux offices en surplis et en chape, avec l'épée. Mais ce sont les contrées d'extrême Nord qui trouvèrent pour orner la venue du Messie les plus jolis détails représentatifs ou symboliques. Là, Noël avait privilège de garder le criminel des poursuites de la justice, pendant le temps qui était réservé à sa célébration : quatorze jours en Gothland, vingt journées en Westrogothie et en Ostrogothie. Noël occasionnait l'offre de cadeaux présentés par des personnages travestis, mais ces hommages avaient cette particularité d'être parfois satiriques : c'est-à-dire, qu'à tel seigneur connu pour le piètre éclairage de ses soirées, on envoyait des dizaines de lampions ; qu'on fournissait une meute de chiens de carton à tel avare accomplissant lui-même la police de son domaine ; qu'à une précieuse, on offrait une poupée ridiculement costumée, et à un élégant, un col d'acier.

Dessin à la plume illustrant un recueil de Noëls du xvi^e siècle, ayant appartenu à M. Florent Pesseau, demeurant à Nogent-le-Rotrou, dans la paroisse de M. Saint Hilaire, et acquis par le baron Pichon.

En Pologne, la Nativité procurait au plancher un tapis de paille, et, en signification exquise de fraternité, le chevalier rompait avec le paysan une hostie spéciale. On sait l'énormité du pudding des corporations anglaises, qui accaparait des centaines de livres de froment accommodé avec des raisins secs et de la moelle de bœuf. En Suède, les villageois conservaient une part de leur gâteau de fête comme spécifique contre certaines maladies ; ils donnaient la liberté à leurs chiens de garde, distribuaient un fourrage choisi à leur bétail, et jetaient de l'orge aux petits oiseaux.

Très ancienne Nativité, ivoire du xi^e siècle. (Conservé au Musée de South Kensington).

Nous sommes loin de tant de poésie et de tant de bonté ! Les chants de fête du peuple vivent d'un souffle de haine. Notre présent ne croit plus au futur. Notre vie ne veut rien espérer après la mort ; aussi, sans plus d'abnégation ni de générosité, recherche-t-elle l'ample contentement de tous ses instincts. Voilà pourquoi nous nous insoucions des ravissantes traditions figuratives de la Nativité. Voilà pourquoi Noël, pour nous, n'a plus de sens...

Edouard GAUTHIER.

LE FILS DU CHARPENTIER

La séance plénière des cinq académies venait de finir. Le poète Francis Romée, le peintre Lorteur, le chimiste Bertieux, trois camarades des années d'apprentissage, sortirent ensemble, pour finir la journée, comme ils avaient pris l'habitude de le faire à chaque occasion pareille. Et, quelques minutes après, ils étaient dans le cabinet de travail du poète, au cinquième étage d'une vieille maison du quai Voltaire.

— Pas ennuyeuse, la séance d'aujourd'hui, bien que Blonville ait abusé un peu de la statistique et que Leroy de Belholle nous ait entretenu un peu longuement de son « Précurseur du Jansénisme sous la dynastie des Ming ».

— Oui, mais il y a eu la lecture du docteur Cirier sur les « Hallucinations télépathiques et les rêves prémonitoires... »

— Un peu timide sur le second point...

— Et surtout l'étude de Boissard sur « Virgile sorcier au moyen âge, à propos de l'églogue à Pollion ». Vraiment, mon cher Romée, il ne vieillit pas, ton « perpétuel ». Le latin conserve.

— Je le crois. Mais vous avouerai-je, mes chers amis, que Boissard ne m'a pas tout à fait convaincu. Certes, il nous a bien prouvé que l'enfant extraordinaire dont Virgile nous chante la venue, et qui doit régénérer le monde, n'est pas celui d'Octavie, sœur d'Octave, ni celui de Scribonie, femme du même Octave, encore que dans ce temps-là, ces dames fussent toutes les deux enceintes, que c'est plutôt l'héritier attendu par le consul Asinius Pollio lui-même. Mais que Virgile n'ait pas, sinon dans sa claire pensée, du moins dans son « inconscient », pressenti la venue du Christ, je le nie et je reste, là-dessus, de l'avis de Lactance, de saint Augustin et d'Eusèbe, au mysticisme près, car je ne crois point au surnaturel, mais je crois que le naturel déborde de partout les limites que nous lui assignons d'ordinaire, notamment dans l'état d'inspiration des poètes, devenus des prophètes sans le savoir, et dans l'état d'extase ou de rêve des simples mortels, dont les visions peuvent aussi être prophétiques.

— Alors, tu crois qu'on peut prédire l'avenir ?

— Avenir, passé, présent..., qu'est-ce que cela ? Rien, disent les philosophes ; le temps n'est qu'une notion subjective, qui n'existe pas en dehors de la constitution de notre esprit. Tout *est*, voilà tout...

— Ainsi, tu crois qu'à l'heure où nous sommes, au siècle de la navigation aérienne et de la télégraphie sans fil, si par hasard naissait un nouveau Messie, quelque génie destiné à bouleverser la surface de la terre, ou, mieux, le fond des âmes — ce dont nous aurions grand besoin — quelqu'un pourrait en être averti ?

— Pourquoi pas ? La télégraphie sans fil, non plus à travers l'espace, mais à travers le temps.

— On dirait que tu as des raisons personnelles pour le penser.

— Oui... non... peut-être.

— Voilà qui nous promet une histoire. Conte-là nous.

— C'est un songe.

— Ah ! comme dans les tragédies ! Tu n'en mets pourtant pas dans les tiennes, à l'Odéon ?

— Mais j'en fais quelquefois, en dormant, mon cher Bertieux, et comme la question des rêves prémonitoires m'intéresse beaucoup, j'ai, pour me prémunir contre toute chance d'illusion ou d'erreur, et sur le conseil que donne ton collègue de l'Académie des Sciences, le docteur Cirier lui-même, pris soin de les noter par écrit, au réveil. Or — voici mon cahier — lisez ce que j'écrivais le 25 décembre 1904, au matin : « Vu, cette nuit, en rêve, un personnage vêtu de blanc qui me prend la main et me dit : « Un Christ vient de naître ! »

— Parbleu, c'était Noël, et tu avais rêvé de la fête !

— Attendez un peu... « Le personnage m'entraîne hors de la maison

Cliché Studia-Lux.

Encadrement du *Livre d'Heures*, d'Étienne Chevalier par Jehan Fouquet, d'après l'original conservé au Musée Condé, à Chantilly.

me fait remonter avec lui les quais, les Champs-Elysées, l'avenue de la Grande-Armée et celle de Neuilly, jusqu'à la place de la Défense. Là, nous prenons la seconde rue à gauche et nous nous trouvons devant un mur, que dépasse la cime d'un arbre couvert de feuilles, et un toit délabré. Sur le mur, cette inscription : TERRAIN A VENDRE. Sur la porte de l'enclos, une petite enseigne : *Joseph Devos, charpentier*. « C'est ici », me dit mon guide. Je veux alors pousser la porte, mais subitement, je me réveille. »

— Eh bien ?

— Eh bien, ne me rappelant point être passé dans cette rue, je me mets en route, l'après-midi, pour m'y rendre. Et je revois le mur, tel que dans mon rêve; et je retrouve le toit et l'arbre à la même place, mais bien entendu, sans feuilles. L'annonce du terrain à vendre y est aussi. Une seule chose manque : l'enseigne du charpentier. La porte est fermée ; je frappe, un voisin me dit qu'il faut, pour visiter, m'adresser à tel architecte.

— C'est déjà très curieux, cette vision à distance ; pourtant nous aurions voulu davantage. Où est, là-dedans, ton Christ ?

— Je ne l'ai pas vu ; mais je vais vous faire, à présent, une proposition tout à fait folle ; nous sommes en juin, l'arbre est vert, il y a du soleil comme dans mon rêve... Voulez-vous que nous allions là-bas ensemble ?

— Pourquoi pas ? il me semble que de là-haut, c'est charmant avec le Bois de Boulogne qu'on domine... Allons-y, et nous reviendrons dîner au Pavillon Chinois. Autant cette promenade-là qu'une autre.

Les trois amis ont pris un fiacre découvert, et sur l'indication du poète Romée, le cocher suit exactement l'itinéraire du rêve.

— Sais-tu à quoi je pense, s'écrie tout à coup Lorteur ? Je *nous* fais l'effet des trois Mages, lesquels devaient être des gens dans notre genre, allant à la recherche de l'Enfant-Dieu, dans la direction de... l'Étoile !

— Oh ! l'horrible « à peu près », vieux rapin !

— Seulement, nous sommes moins bien habillés ; et quand nous aurions endossé notre habit à palmes vertes, et ceint cette épée où Romée a fait remarquer que la lame était creusée d'une rigole pour faciliter l'écoulement du sang, nous ne serions pas encore aussi bien vêtus que les Mages du Rubens d'Anvers. Moi, je choisirais la robe rouge du premier plan... Qui serait le roi nègre ? Toi, Bertieux, avec un ton bistré d'homme du Midi.

— En attendant, ajoute Romée, remarquez que, comme les Mages, venus de Chaldée, nous allons de l'Orient à l'Occident...

— Maintenant que le pont de Neuilly est passé, nous ne tarderons pas à rejoindre ton mur. Pas élégante, l'avenue de la Défense ! Le nouveau Christ n'habite pas un beau quartier.

— Un fils de charpentier, comme l'autre ! Mais, là, pour parler sérieusement, ne penses-tu pas que s'il naissait un nouveau Messie, ce ne serait point chez les millionnaires, ni même chez les membres de l'Institut, encombrés de science, de littérature ou d'art ? Ce serait plutôt, ce me semble, chez de pauvres bougres pleins d'amour, qui ne seraient artistes que par instinct, qui n'auraient, du savant, que le désir d'apprendre, et qui, de toute la littérature, ne connaîtraient que cinq ou six pages, mais de celles qui suffisent à illuminer la vie ?...

— Nous sommes arrivés.

On quitte le fiacre au rond-point, on prend la seconde rue à gauche. Voici le mur, que dépasse le toit délabré, et l'arbre unique, cette fois couvert de feuilles. Sur la muraille on lit : « TERRAIN A VENDRE », mais sur la porte, il y a aussi l'écriteau du rêve : *Joseph Devos, charpentier*.

— Tu es sûr qu'il n'y était pas à Noël ?

— J'en suis sûr.

— Et tu jures que tu n'est point revenu depuis ?

— Sur l'honneur !

— C'est étrange !

La porte est à demi-ouverte ; les trois amis regardent.

— Oh ! l'admirable tableau, s'écrie Lorteur ! Une sainte famille moderne. J'ai envie de leur crier : « Ne bougez plus ! » Voyez les yeux de la femme, plongés avec extase dans les yeux du compagnon charpentier.

Cliché Studia-Lux.

Cliché Studia-Lux.

LE FILS DU CHARPENTIER. — D'après une eau-forte de Louis Legrand.

Et lui, en profil perdu, regardant le *bambino* qui joue sur le tas de planches et que retient sa mère. Et le bambin, que regarde-t-il? Parbleu, il regarde *en-dedans*, vers l'avenir... Les trois anneaux de la chaine... Un tableau, un symbole, une Sainte-Famille, vous dis-je! Mais dans les anciennes, Marie n'était qu'une mère, et dans celle-ci, elle est d'abord une amoureuse... Entrons, mes amis.

En entendant grincer la porte, la jeune mère, dans un joli mouvement de pudeur, remonte vivement sur son épaule la chemise qui tombait, laissant presque voir le sein gonflé de lait. Le charpentier se retourne :

— Ces messieurs viennent-ils pour de la charpente?

— Non, nous voulons seulement visiter le terrain.

— Aussi, je m'étonnais d'avoir trouvé déjà des clients, car je n'ai loué le chantier que depuis hier et mon enseigne n'est posée que depuis une heure.

Les trois amis se regardent avec un étonnement pareil.

— N'importe, venez voir aussi mon atelier que j'installe, pendant que la femme fera dormir le petit.

— Quel âge a ce joli enfant?

— Six mois : il est né loin d'ici, le jour de Noël.

— Le jour de Noël?

— Oui, et même qu'il y avait bien de la neige, sur la route du pays Cévenol où il est né, un peu plus tôt qu'on ne l'attendait, dans un « affenage », car il n'y avait plus de chambres à l'auberge...

On entra dans l'atelier où, sur une planche, Romée avise quelques livres : un almanach, deux tomes de Victor Hugo, un Corneille — et un Virgile, qu'il ouvre.

— Un Virgile... en latin, l'édition stéréotype de Didot!

— Cela vous étonne, messieurs? Ah! je suis un bien grand ignorant et c'est là toute ma bibliothèque. Pourtant, le curé de mon village s'était mis en tête de m'apprendre le latin afin que j'entre au séminaire. J'ai préféré le tour de France, mais j'ai retenu du latin tout de même, cela n'empêche point la charpente! C'est mon curé qui m'a laissé le Virgile, en faisant une marque à la place où ce païen a prédit la venue du Christ. Il y a là un vers que mon petit m'a rappelé plus d'une fois, celui qui dit...»

— « Commence, petit enfant, à connaître ta mère à son sourire...»

— Oui, celui-là.

— « *Incipe parve puer...* »

Et le charpentier d'achever, simplement :

« *Risu cognoscere matrem.* »

Les trois amis serrèrent la main au charpentier, en lui disant leur regret de ne pouvoir être ses premiers clients, s'ils étaient ses premiers visiteurs.

— Pas tout à fait les premiers visiteurs non plus : ce matin une chèvre est entrée dans le champ, puis une autre, puis le chevrier qui est venu demander « pardon-excuse » pour le sans-gêne de ses bêtes ; et il a trouvé si joli mon petit qui dormait, qu'il a laissé pour lui un sifflet taillé dans du sureau. Tenez, le gosse le tient encore.

— Les Bergers avant les Mages, dit Romée à l'oreille de Bertieux...

Et ils sortirent. Derrière la muraille, une douce voix de femme chantait, en guise de berceuse, un vieux cantique :

Pasteurs, quittez vos bergeries,
Dieu prendra soin de vos troupeaux,
Venez adorer le Messie
Qui naît entre deux animaux...

— Eh bien! demande Romée, que dites-vous de mon rêve?

— Je ne sais vraiment que penser, répond Lorteur?

— Moi non plus, ajoute Bertieux... Si vous voulez, mes amis, nous irons finir la soirée au Théâtre-Français, où Mounet-Sully joue *Hamlet*. Vous rappelez-vous ce que le prince de Danemark répond à Horatio, qui s'étonne d'avoir vu le spectre? — « Horatio, il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que n'en rêve votre philosophie. »

Auguste DORCHAIN.

(Miniature frontispice d'un des *Mystères de Notre-Dame*, d'après le manuscrit du xv[e] siècle, conservé à la Bibliothèque Nationale).

La Nativité au Théâtre

Traiter du Mystère de la Nativité, c'est traiter des origines mêmes du théâtre.

Dans l'histoire religieuse, ce mot « nativité » désigne deux commémorations distinctes : l'une, consacrant la naissance de *Marie*, fille d'Anna et de Joachim (fêtée le 8 septembre) ; — l'autre, la naissance de *Jésus*, fils de Marie et de Joseph (fêtée le 25 décembre). Le symbole de ces deux fêtes proclame que Marie avait été, elle-même, tout aussi bien que le fut son fils, conçue sans péché, et que, seule, une intervention d'anges annonciateurs avait fait naître la fille de Joachim d'une mère stérile, par cette même opération spirituelle qui, d'une mère vierge, devait faire naître l'Enfant-Messie.

Dans les Arts figurés, on qualifie *Nativité* toute composition, peinte ou sculptée, reproduisant les scènes mentionnées dans les Evangiles et qui vont de la Salutation angélique à l'Adoration des bergers. Dans l'histoire du Théâtre, enfin, les mystères de *Nativité* commémorent plus spécialement les épisodes de Noël, qui ont suivi la naissance du Christ.

Tous les Pères de l'Église ne classent pas la Noël parmi les grandes fêtes chrétiennes. Saint Augustin, pourtant, constate qu'elle fut toujours célébrée avec une magnificence sans cesse croissante.

La pompe théâtrale et lyrique des solennités catholiques prit graduellement un caractère de représentation propre à confirmer la thèse qui attribue à toutes choses de théâtre des origines religieuses.

Sans rappeler même qu'il en fut au moins ainsi dans le vieux monde païen, on peut considérer que, dès les premières manifestations du christianisme en Gaule, une active propagande se fit par des figurations de nativités et d'autres faits empruntés à l'Ecriture — figurations qui, de génération en génération, se rapprochèrent de plus en plus des formes du Théâtre.

Saint Joseph et Sadoc hostellier.
(D'après une miniature de la *Passion*, de Gréban, manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal).

Comme précédent, Renan n'affirme-t-il pas que le Cantique des Cantiques fut une composition scénique jouée à la Cour de Salomon? De même, parmi les manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale, on garde une composition du grammairien Ignace (ix[e] siècle), intitulée *Adam*, et donnant comme répliquants au personnage principal, Eve, Dieu et le Serpent. Le P. Piolin, en son *Théâtre chrétien dans le Maine*, rapporte aussi que bien avant le x[e] siècle, saint Grégoire de Nazyance avait composé un drame. D'autres drames furent écrits, presque dans le même temps, par Grégoire d'Antioche, par le moine grec Etienne (sur les souffrances du Christ), par les deux Apollinaire, le père et le fils, successivement évêques de Laodicée, adaptant théâtralement les grands faits de l'Ancien et du Nouveau Testament.

LES MYSTÈRES. — Deux courants d'opinion, très distincts, se sont formés au sujet des « Mystères », c'est-à-dire au sujet des véritables manifestations initiales du Théâtre en France. Les uns font dériver notre art dramatique directement du répertoire des mystères; d'autres assurent — et la chose n'est plus à prouver — que les premiers drames liturgiques écrits en latin, en bas latin, en roman, en « langage farci », ont été conçus comme des œuvres de théâtre bien avant les Mystères.

L'Adoration des anges à la Crèche.
(D'après une miniature de la *Passion* de Gréban, manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal).

Le comte de Douhet *(Dictionnaire des Mystères)* estime que les premiers prêtres chrétiens, désespérant de vaincre l'influence du génie dramatique païen, l'adaptèrent aux faits importants, aux personnages principaux de leur religion : *Noël*, les *Trois Mages*, le *Sépulcre*, les *Trois Maries*.

Sans doute, l'Eglise a souvent maltraité l'art dramatique comme provocateur de licence et de passions condamnables. Historiquement elle ne saurait contester qu'il soit sorti d'elle ; et la meilleure preuve en est qu'en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, partout en Occident, le théâtre fut, au moyen âge, une tradition établie et maintenue — une forme de prédication créée, encouragée et pratiquée à l'origine, du moins, par les hiérarchies du clergé.

C'est d'abord dans les paroisses, les cathédrales, les monastères, une étroite association de la dramatisation hiératique et des cérémonies du culte. Le chœur de tragédie n'y était-il pas représenté par la voix du peuple assistant ?

Puis une dissociation lente s'opère. A Gandersheim, avec Hroswitha, puis à l'abbaye de Fleuri-sur-Loire, la composition

Clichés Studio-Lux.

Une des douze sibylles.

Reproduites dans la *Chronologie collée* (XVII^e siècle), d'après des médailles antiques.

Après que quelques ans se seront écoulez,
Dieu d'une vierge né, aux humains désolez,
Fera luire l'espoir du pardon de leurs fautes...

scénique devient indépendante du texte liturgique, elle se montre plus souple, plus diverse, plus libre — sa forme est plus littéraire. On dresse des tréteaux hors de l'Eglise. Le texte dialogué mêle bien encore les traditions sacrées à une création historique et légendaire ; mais dès le XII^e siècle, la langue vulgaire ayant envahi la scène, le théâtre nouveau commence à varier largement ses allures, à faire plus grande la part de l'imagination.

Dès lors, le moyen âge présente deux progressions dramatiques distinctes et successives : l'une dont le but est l'édification des foules croyantes ; l'autre, enjouée, sentimentale, vivante, s'inspirant des mœurs, des actualités, et s'assaisonnant d'humeur gauloise. Qu'en ressort-il ? Des drames liturgiques, des miracles, des mystères ; plus tard des soties et des farces.

Les cérémonies cultuelles employant le chant et la mimique des desservants, la fonction de ceux-ci au cours de certaines solennités telles que les fêtes de la *Passion* ou de la *Nativité*, devenait, avec des développements de mise en scène, une véritable fonction d'acteurs. Le drame liturgique vint de là. Tout d'abord, le texte écrit en latin s'inspira de la stricte donnée des Saints Livres ; puis, progressivement, il se déroba aux règles des offices, modifia sa prose, puis se laissa gagner par la langue vulgaire.

Les *tropes* sont les premières expressions dialoguées qu'on ait distinguées dans les textes liturgiques. Petit de Julleville, d'après les *Origines du Théâtre moderne*, de M. L. Gautier, signale particulièrement deux tropes dont l'un, au moins, intéresse particulièrement notre sujet. Dans l'office de Noël, on le chantait avant l'introït (1). Peu à peu cette mode grandit, et il semble que l'Eglise, pour mieux faire écouter ses offices, ait voulu en extérioriser graduellement la célébration.

M. Magnin (*Origines du Théâtre*) montre la Nativité s'affirmant lointainement dans le fameux manuscrit de saint Martial de Limoges (X^e siècle) où l'*advenue* du Christ est prophétisée, en réponse au questionnaire du chœur, tour à tour par Israël, Abacuc, Moïse, Siméon, Isaïe, Elisabeth, la Sibylle, Jérémie, Jean-Baptiste, Daniel et Virgile.

Une des douze sibylles.

Reproduites dans la *Chronologie collée*, d'après des médailles antiques.

Le sainct arrest du ciel ores est accomply
Entre les plus clairs jours, cestuy-cy est remply
D'une belle clarté, qui tout par tout flamboye
Les ténebres s'en vont, Dieu son fils nous envoye
Qui dessille nos yeux ; or, voyez l'immortel
Qui d'espines couvert pour nous se fait mortel.

LES NATIVITÉS. — L'érudit M. Marius Sepet, dans ses études sur la littérature du moyen âge, constate — à l'origine de la renaissance dramatique émanée des cérémonies du culte — l'existence de trois grands cycles de *mystères* se rapportant à trois grandes commémorations chrétiennes : Noël, Pâques et l'Epiphanie.

Pour la Noël, les figurations furent, dès le X^e siècle, très scéniquement composées. Derrière l'autel, un clerc figurant un ange proclamait la venue du Messie. On introduisait alors des personnages représentant les Bergers ; ils chantaient les proses de l'office ; et des enfants (les anges) répondaient en clamant le *Gloria*. Les pasteurs chantaient ensuite les hymnes pendant la célébration de la messe. L'Adoration des Mages inspira de non moins importantes cérémonies figuratives. A Limoges, on faisait apparaître l'Étoile, suspendue à la voûte par un fil. A Saint-Benoît, on disposait la crèche devant l'entrée du Couvent. — Sur un feuillet accidentellement ajouté au psautier de Charles le Chauve, on voit indiquée toute une conversation de comédie entre les messagers d'Hérode et les Mages. Besançon célébrait un office de l'Étoile. A Rouen, le jour de l'Epiphanie, trois chanoines couronnés suivis de clercs portant des présents, processionnaient avant de passer dans la nef où l'on allumait, pour leur entrée, une couronne de cierges représentant l'Étoile ; après échange de discours, les trois Rois adoraient l'Enfant Jésus et lui présentaient solennellement leurs cadeaux.

Miniature du manuscrit de la *Passion* de Gréban, ayant appartenu au connétable de Saint-Pol, et représentant, à ce que l'on croit, l'auteur du Mystère.

Ces sujets de la Nativité, ainsi sommairement présentés, furent les premiers auxquels s'appliquèrent les essais dramatiques écrits en latin par les clercs des collèges et des couvents. Si Hroswitha ne tenta point l'interprétation théâtrale de Noël, en revanche cette tâche fut entreprise au XII^e siècle par un disciple d'Abélard, le moine Hilaire, de l'abbaye bénédictine de Fleuri-sur-Loire. Un fameux manuscrit de ce monastère contenait une Adoration des Mages et un Massacre des Innocents en outre d'autres pièces semi-liturgiques que l'on jouait pour la Saint-Nicolas.

Le manuscrit de Saint-Benoît fait montre d'érudition naïve. Ainsi, dans leur scène d'adoration, les Mages parlent astronomie et discutent la nature de l'Étoile annonciatrice ; ailleurs, la Vocation des Gentils est figurée par l'arrivée du Roi d'Égypte qu'escortent de joyeux compagnons, chantant des joies païennes sur un mode antique.

La représentation des *Prophètes* avait un rapport très direct avec la Nativité. Un prédicateur y invoquait successivement le témoignage de chaque grand phophète, lequel répondait en prédisant la venue du Messie. A Rouen, ce jeu des prédictions prenait le nom de *Fête des Anes*, en souvenir de l'ânesse de Balaam.

A Munich, un manuscrit du XIII^e siècle contient un drame latin de la Nativité, très étendu, avec de nombreux personnages. Les prophètes y annoncent le Christ ; le chef de la synagogue leur oppose ses objections aussitôt réfutées par saint Augustin, présent au débat, et proclament la Conception Immaculée. Suivent les tableaux de l'Annonciation, de la Visite à Elisabeth, de l'enfantement (la Vierge se plaçant sur un lit). Sitôt l'Enfant né, les

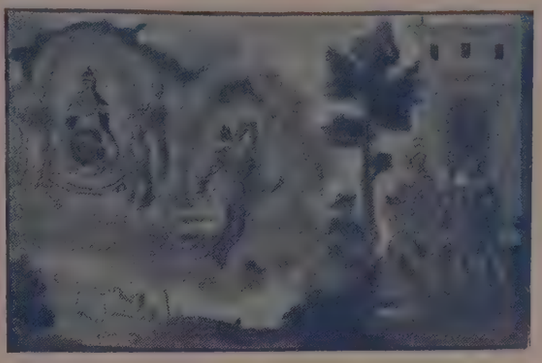
(1) *Quem quæritis in præpe — pastores, dicite !*

Scènes d'un Mystère de la naissance de N.-S Jésus-Christ.

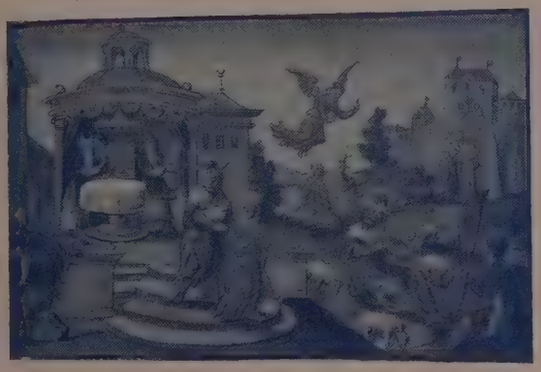
Telles qu'elles sont reproduites sur un bahut du XVI^e siècle, figuré dans *Sciences et les Lettres au Moyen Age*, de Paul Lacroix. (Firmin-Didot, édit.).

chœurs chantent sa gloire, les Mages viennent l'adorer. Puis c'est le massacre des Innocents, la mort d'Hérode (frappé sur son trône et emporté par des diables). Enfin la Sainte Famille passe en Afrique. Devant elle les idoles tombent et le roi d'Egypte se convertit.

En deux ouvrages excellents : *Études sur les origines du Théâtre au Moyen Age* et le *Drame chrétien au Moyen Age*, M. Marius Sepet insiste sur l'importance du rôle des Prophètes dans ces développements primitifs du thème religieux. Il cite un sermon faussement attribué à saint Augustin, introduit à titre de leçon dans l'Office de la nuit de Noël, et dans lequel plusieurs prophètes de l'Ancien Testament venaient authentifier la naissance du Christ. Chacun d'eux avait son rôle. De là une représentation dialoguée, dotée d'une mise en scène plus ou moins importante et classée parmi les drames liturgiques de Noël.



Gouache d'Hubert Cailleau illustrant le *Mystère* de Valenciennes.
(La scène représente la descente des Vertus sur la terre, et Joachim faisant l'aumône aux pauvres.)



Gouache d'Hubert Cailleau illustrant le *Mystère* de Valenciennes.
(La scène représente le Mariage de Joachim et l'Annonciation aux pastours.)

Le moyen âge s'intéressa aussi aux prophéties des Sibylles. Leurs prédictions furent chantées dans les « mystères » de nativités jusqu'à ce que le concile de Narbonne les interdit. Un grand poème en vers anglo-normand leur fut consacré par le trouvère Guillaume Hermann, au XII^e^ siècle.

On trouve des oracles sibyllins dans différents manuscrits des XIII^e^ et XIV^e^ siècles. L'un d'eux relate les vaticinations de Tiburnica, fille de Cassandre, prédisant Jésus-Christ et le Royaume des Cieux ; les mélodies sur lesquelles ces liturgies étaient chantées accompagnent le texte dans ces manuscrits.

Melchior, II^e^ roy, et ses suivants.
(Miniature de la *Passion*, de Gréban, manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal.)

C'est dans le mystère du *Drame de l'Époux* que le français pur commence à se substituer au latin. A l'époque où ce drame se donna, le peuple auquel on s'adressait n'entendait plus le latin devenu corrompu ; il fallait, pour le toucher, lui parler son langage familier. Ce progrès, réalisé, donna plus de liberté au drame qui, tout en gardant son inspiration religieuse, mêla des considérations profanes au principe de son dialogue, et, peu à peu, émigra hors l'église pour être interprété non plus par des clercs, mais par des laïcs. C'étaient de jeunes garçons qui tenaient les emplois de femmes — même celui de la Vierge. La première *actrice* ne parut en scène que sous le règne de Henri III, à l'Hôtel de Bourgogne.

Hérode et les rois mages.
(Miniature de la *Passion*, de Gréban ; manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal.)

Voici, d'après Petit de Julleville, la chronologie des plus importantes représentations de Nativités :

1474. Rouen : *L'Incarnation et Nativité de N. Sauveur*, spectacle fameux entre tous, qui fut très solennellement exposé sur le Marché-Neuf. Une autre Nativité avait déjà été jouée à Rouen, en 1451.

1494. 1^er^ Janvier : *La Nativité*, à Saint-Dominique, près Laval, quarante personnages. — Représentation sur échafauds dressés au couvent de Bonne-Encontre. — 1534 : Les Mystères de l'*Incarnation*, de la *Nativité*, de la *Passion*, de la *Résurrection* et de l'*Ascension*. — Poitiers, du 19 au 30 Juillet. — 1333 : *Nativité* de Notre-Dame et *Enfance* de Jésus, à Toulon. Les rôles tenus par des notables de la Ville. — 1485 : *Mystère des Trois Rois*, à Caylus (Tarn-et-Garonne). — 1433 : Les *Trois Rois*, à Draguignan.

Gouache d'Hubert Cailleau décorant le *Mystère* de Valenciennes.
(La scène représente, à la fois, la Crèche, l'Annonciation aux bergers, l'Apparition des mages et la Circoncision.)

CARACTÈRES DES REPRÉSENTATIONS. — Au XII^e^ siècle, les drames liturgiques joués en latin s'appelaient *Ludi, Historiæ representandæ* ; le drame français d'Adam s'appelle ainsi *representatio*.

Au XIII^e^ siècle, les pièces s'appellent « jeux ». Au XIV^e^, *miracles* ; au XV^e^, *mystères* (exception faite pour les dix pièces du manuscrit de Sainte-Geneviève).

C'est surtout après 1450, que cette dénomination devint fréquente.

La gauloiserie et la satire n'étaient pas — au contraire — évitées dans le texte des mystères. Voici quelques citations pittoresques qui en témoignent.

Cl. de M. Quentin, d'Arras.

Scène pittoresque du Massacre des Innocents.
(Miniature du manuscrit (XVe siècle) de *La Vie, la Passion et la Vengeance de N. S. Jésus-Christ*, d'Eustache MERCADE, ayant appartenu aux moines de Saint-Vaast et conservé à la Bibliothèque d'Arras).

Ainsi, dans la *Nativité* du manuscrit de Sainte-Geneviève (XVe siècle), Joseph, mal content de son sort, accuse ainsi la Vierge Marie :

Il est escript en nostre loy — Que femme prise en advoultère —
Son corps est livré à martyre ; — Tantôt est arse et lapidée.

Or voy-je bien qu'ainsi mourrez — Excuser ne vous en pourrez —
Vous estes grosse : bien le voix ; — Pas ne direz que c'est de moi!

Ailleurs, le maréchal, auquel Joseph demande du feu, se montre plus qu'irrévérencieux et dur envers le solliciteur :

Melchior, IIe roy, et son chevalier.
(Miniature de la *Passion*, du connétable de Saint-Pol.)

D'un gros bâton de ce travaill, — Je te donrai à bonne chière — Si ne trais tantôt arrière —
Or te dirai que tu feras. — Point de mon feu n'emporteras — S'en ton mantel tu ne l'emportes !

Par contre, à côté de tant d'audace outrancière, une très pauvre femme Honestasse, priée d'assister la Vierge, trouve une réponse sublimement candide :

Certes, amis, se j'y gloie — Aide ne ly pourrai faire — Dont ce me vient à grant contraire
Nulle main n'aye que deux moignons — Qui sont enclos en cez manchons — Que véoir povez, si en droit.

♌♎△ On se souvient de l'effet produit sur la scène de l'Opéra, il y a deux ans, par la machination du monstre géant, dans *Siegfried*. Ce truc féerique eut un précédent, au moyen âge, dans la *Nativité* de Rouen (1474). On y voyait une formidable tête de dragon qui aboutissait sur la scène et dont les dimensions permettaient à plusieurs personnes de s'y loger, de la mouvoir, de lui faire ouvrir ou fermer la gueule, selon que les diables devaient en sortir ou y rentrer.

Les Mystères comportaient un énorme développement. La *Nativité* et la *Passion* de Valenciennes (1547) étaient en vingt-cinq journées. La *Nativité* de Rouen (1474) était jouée par soixante-dix-huit personnages.

Gouache d'Hubert CAILLEAU, dans le *Mystère* de Valenciennes.
Représentant l'arrivée des Mages, le massacre des Innocents, la fuite en Egypte, la mort d'Hérode. (L'âme du roi coupable est emportée par le diable.)

Enluminure de la *Passion* de GRÉBAN.

Gaspar, Ier roy.
En mon cueur ne puis trop penser
Quelle signifiance a en soy
Ceste estoille que j'aperçoy
Dessoubz le cerne de la lune.
Ce n'est pas estoille commune,
Car les autres de commun cours
Luysent de nuyt et point de jour.

Dans une très savante étude publiée dans la *Gazette des Beaux-Arts*, sur le « Renouvellement de l'Art par les Mystères », M. Emile Mâle a démontré comment, à son sens, les auteurs de drames, au moyen âge, avaient nourri leur imagination des *Méditations* de saint Bonaventure. Par rapprochements adroitement choisis, il a prouvé que les plus célèbres d'entre eux, Gréban et Mercadé, n'avaient nullement dédaigné cette précieuse source. Au théâtre de ces primitifs dramaturges, les mêmes faits principaux ne comportent guère d'accommodements différents. La *Passion* d'Arnould Gréban (un homme d'église, à ce que l'on suppose d'après la miniature qui le représente en tête d'un de ses manuscrits) donne cependant un tour très original aux choses de la Nativité, particulièrement aux discours de pâtres et aux discussions tenues entre les Rois Mages et leurs suivants. Parmi les auteurs de Nativités dramatisées, il convient de signaler, à part, la sœur de François Ier, Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, si favorable aux protestants, et dont, cependant, l'œuvre tient une *Comédie* de la Nativité de Jésus-Christ, une Adoration des Trois Rois et un Jeu des Innocents fort bien venus. Au dire de Brantôme, la comédie de la Nativité fut donnée avec grand succès au château de Béarn.

Balthazar, IIIe roy, et son écuyer.
(Miniature de la *Passion*, du connétable de Saint-Pol.)

NATIVITÉS MIMÉES. — Les Mystères mimés tenaient grande place dans les réjouissances publiques du moyen âge, notamment aux entrées solennelles de rois, de princes, de personnages considérables dans les villes, et souvent la Nativité leur servait de sujet.

En 1431, quand le jeune roi d'Angleterre et de France vint à Paris, on lui montra, devant la Trinité, un échafaud où se donnait un mystère mimé en trois parties : la Conception de la Vierge — la Fuite en Égypte — le Massacre des Innocents. — En 1456, à Béthune, on célébra la naissance d'une fille du comte de Charolais par un tableau où la plus belle femme de la ville figurait la Vierge accouchée. — Le 17 Juin 1493, l'entrée de Charles VIII dans Abbeville fut l'occasion de grandes représentations de *nativités mimées*, sur diverses places de la ville. — Déjà, en 1313, Philippe le Bel avait donné à Paris de grandes réjouissances en l'honneur de la chevalerie conférée à ses enfants ; elles durèrent cinquante-quatre jours, et l'on vit représenter en tableaux vivants : les Trois Rois ; le Massacre des Innocents, etc.

Cl. de M. Quentin, d'Arras.

Scène pittoresque du Massacre des Innocents.
(D'après une miniature du Mystère d'Eustache MERCADE).
...Aultres s'en aloient par aultres places, en Bethléem, pour luer les enf...

Zorobabel et un roi Mage.
(Miniature de la *Passion*, du connétable de Saint-Pol.)

LES PARODIES DE LA NATIVITÉ. — Malheureusement, les représentations théâtrales qui avaient débuté à l'église ne tardèrent pas à introduire dans le temple d'étranges divertissements qui, bientôt, dégénérèrent en orgies crapuleuses que l'on dut balayer très loin des parvis. A Noël, au jour des Innocents, à la Saint-Etienne, à l'Epiphanie, il se donna à Paris et dans grandes et petites villes des spectacles d'abord burlesques, puis bientôt scandaleux où les cérémonies de la religion étaient fort ridiculisées. Quelques commentateurs catholiques ont voulu voir en ces manifestations, non point des accès de licence, mais bien des démonstrations d'esprit chrétien, ordonnées pour imposer aux hauts dignitaires de l'Eglise d'effectives leçons d'humilité.

Clichés Studia-Lux.

M. Marius Sepet cite deux exemples caractéristiques de protestations élevées contre les parodies « du temps de Noël ». Dès le XII[e] siècle, Herrade de Lansberg, abbesse de Hohenbourg, dénonça les bouffonneries qui avaient dénaturé les drames de l'Église et discrédité un genre littéraire de grand et salutaire effet. Gerhoh de Reichersberg, dans son commentaire sur les psaumes, exprima publiquement son repentir d'avoir, autrefois, quand il était écolâtre du collège d'Augsbourg, non seulement toléré mais encouragé les représentations drôlatiques de ses élèves, précédant ou suivant de plantureux banquets dans le réfectoire claustral. Ces fêtes (Fête des Fous, Fête des Innocents, Fête de l'Ane) trouvèrent, d'autre part, des approbations auprès de certains directeurs de consciences et d'études, Gerson, entre autres. La *Fête des Fous* se donnait au temps de la *Nativité*. Elle avait lieu souvent en pleine église pour la Saint-Etienne, la Noël ou le jour des Saints-Innocents.

Le songe de saint Joseph.
Miniature de la *Passion*, de GRÉBAN (manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal).

Le songe des Mages.
Miniature de la *Passion*, de GRÉBAN (manuscrit de la Biblioth. de l'Arsenal).

Les acteurs étaient des diacres et des clercs. Ils élisaient un évêque ou un pape burlesque. On dansait d'une façon très libre sur le parvis, tandis que le pape officiait à rebours. Les figurants, maquillés de suie ou de lie de vin, tournaient des rondes folles sous les voûtes, hurlaient des chœurs obscènes, tandis que d'autres les encensaient avec des fumées de vieux souliers brûlés. Ces scènes étaient suivies de processions masquées, par les rues, de représentations publiques, de moqueries religieuses. A vêpres, on baptisait des hommes nus.

La Fête de l'Ane, à peine moins grossière, comportait une intention satirique plus précise. On allumait un fourneau dans l'église; puis on introduisait six juifs légendaires : Moïse, Aaron, Daniel, Isaïe, Abacuc et Balaam : ce dernier tirant son ânesse. On les interrogeait ; un clerc, se glissant sous le ventre de l'animal, disait ses réponses. Au lieu d'*Amen*, on chantait *hi ! han !* et l'on encensait avec des chaînes de boudins et de saucisses. La prose traditionnelle de l'office était en couplets de quatre vers latins que terminait ce refrain : « Hez ! Sire Ane, Hez ! » Au dernier quatrain, on s'agenouillait devant la bête.

Pour la fête des Innocents, les couvents de femmes choisissaient une *petite abbesse* qui, tout le jour, faisait fonction de supérieure. L'archevêque des Fous visitait l'abbesse des Innocents et ces entrevues, réglées en comédies, permettaient les propos les plus libres, les mêlées les plus extraordinaires.

Ces farces furent tolérées jusqu'au XIV[e] siècle.

Le roy Hérode.
Miniature de la *Passion*, de GRÉBAN, du connétable de Saint-Pol.

NATIVITÉS MODERNES. — Au XVII[e] siècle, les représentations de *Nativités* ne se donnaient déjà plus que dans quelques localités.

En 1612, on jouait, dans la cathédrale de Bourges, une pantomime de l'Épiphanie. Dans le Luxembourg belge, à Bastogne, en 1640, Henri Buschey, religieux de Saint-Hubert, faisait représenter une *Incarnation de Notre Rédempteur et Sauveur J.-C.*

En 1718, à Clermont, des clercs figuraient une *Adoration des Bergers*. Aux environs de Nantes on jouait, vers 1730, une *Naissance de Jésus*, de l'ermite Claude Macée, qui demeura quelque temps populaire en Bretagne et en Normandie. Au commencement du XVIII[e] siècle on trouvait encore des traces du Mystère des *Trois Rois* à Orléans et à Angers.

Le XIX[e] siècle eut ses représentations de Mystères en Bretagne : une *Nativité*, en 1825, à Lannion ; un *Commencement* et une *Fin de Monde*, en 1834, à Saint-Brieuc. En 1834, l'archevêque de Cambrai fit interdire les jeux de théâtre dans les églises de son diocèse.

Cl. de M. Quentin, d'Arras.

Le songe des Mages.
Enluminure du manuscrit du Mystère d'Eustache MERCADE.

En revanche, Fontan et Meillan faisaient jouer à l'Ambigu un *Massacre des Innocents* ; la censure avait changé le nom de Marie en Marthe et celui de Joseph en Jacob. En 1858, autre *Nativité* à Vannes. En 1878, *Adoration des Bergers*, dans le département de Vaucluse. Il y a encore des représentations de Nativités en Franche-Comté, à Marseille, en Italie où les rôles sont tenus par des enfants. C'est à peu près tout le bilan moderne.

Saint Joseph.
Miniature de la *Passion*, de GRÉBAN.

Il faudrait y joindre les mystères du *Petit Théâtre des Marionnettes* d'Henry Signoret, où Maurice Bouchor fit jouer avec grand succès, de 1890 à 1895, de charmants poèmes légendaires, avec adaptations musicales de Paul Vidal, Chausson, A. Georges, Jules de Brayer.

Mais nous ne saurions en parler sans redites, car déjà il en fut longuement question, ici même, en 1904, dans le précédent numéro de Noël de la *Revue Théâtrale*.

CAMILLE DE SAINTE-CROIX.

Gravure extraite du rapport de M. Ch. REYNAUD, du Musée rétrospectif du Théâtre à l'Exposition de 1900. Illustrations de M. SARRIAU.

Explication d'un Mystère en plein vent au XVIII[e] siècle.
D'après une estampe de la Bibliothèque de l'Arsenal.

La Sainte Vierge.

Clichés Studia-Lux.

LA CRÈCHE DE BESANÇON

Barbisier.

Naitouère, femme de Barbisier.

Tandis que l'origine des *Crèches* remonte évidemment jusqu'aux plus anciens « mystères », la forme actuelle de ce petit drame populaire ne date guère que du XVII[e] siècle. Le protagoniste de la *Crèche* bisontine, c'est une marionnette nommée Barbisier, vêtue à peu près comme Cadet-Roussel, d'une culotte laissant voir des bas bleus chinés, d'un habit à basques courtes, d'un grand gilet rouge descendant jusqu'à mi-jambes, et coiffé d'un bicorne posé sur une perruque rousse. Barbisier est un « bousbot » (un « chasse-crapaud »[1]), du quartier de Battant, vigneron-frondeur, qui entreprend de conduire à la Crèche le peuple, le clergé, les grands, et d'exposer au Dieu nouveau-né, les doléances de la province. Jadis, ce paysan raillard tançait vertement les doctrines mauvaises et les mœurs pires, et ses marionnettes, prêtres, religieuses, magistrats amenés aux pieds du « divin enfant », représentaient par leur costume et leur langage, de façon naïve et charmante, toutes les classes de la Société.

Le voyage entre Besançon et Bethléem eût semblé long si, par un postulat qui ne manque pas de hardiesse, la petite ville de Palestine n'était supposée en Franche-Comté. Bethléem devenait, pendant toute la durée de la *Crèche*, un village idéal de la banlieue bisontine. Charles Nodier, si dévoué à toutes les légendes franc-comtoises, loue expressément cette dérogation ultra-fantaisiste à la géographie sacrée, et approuve fort la fiction en vertu de laquelle, dit-il, le peuple de Besançon, prototype un moment de tous les peuples du monde, venait, au nom du genre humain tout entier, visiter le berceau du Messie, né pour le sauver : et il est peut-être vrai de dire que la douce et simple piété de cette bonne nation franc-comtoise n'était pas moins digne du bienfait d'une rédemption spéciale que la famille de Noé et la postérité d'Abraham...

Naitouère au compère : « Venez-vous déjà charchi Barbisier pour boire, ivrogne, saic-ai-vin, pilli de cabarets ? »

Le 22 décembre 1793, Charles-Ferréol Landryot rétablit avec audace ce divertissement religieux, et Bassal même, représentant du peuple, assista à la représentation, qui fut sans lendemain ; car Landryot crut sage, ayant emballé anges et bourgeois, rois et bergers, âne et bœuf, dans une caisse de sapin, de filer vers Fribourg, où on l'accueillit avec faveur.

Depuis, l'ordre régnant à Besançon, on essaya souvent de faire revivre la *Crèche* ; Barbisier — la tradition et les mémoires aidant à ces reconstitutions — jouit, aujourd'hui encore, d'une popularité incroyable.

Les personnages principaux de la *Crèche* sont, après l'immortel Barbisier, son compère Verly, vêtu comme lui de son « bel habit de congrégation », sa femme Naitouère, la Coquette, le frère quêteur, l'avocat, évoluant dans un décor qui représente ingénieusement la grotte de Bethléem avec, dans le fond, la ville de Besançon et sa citadelle.

Il est à remarquer que toutes ces marionnettes de conditions mondaines différentes, s'expriment en des idiomes différents. La Coquette discourt en vers d'opéra, l'avocat pérore en prose régulière, Barbisier et les siens parlent le pittoresque patois de Besançon.

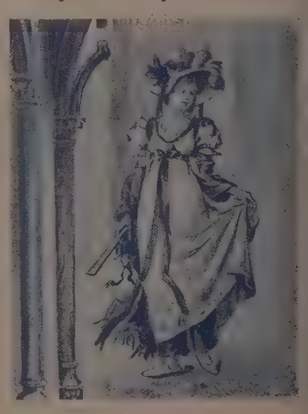
« Du plus haut étage,
Je prends l'étalage
Pour qu'à mon passage,
L'on dise en tremblant :
C'est une dame,
Une grande dame... »

déclare la Coquette avant que la foudre vengeresse l'écrase. Et il faut entendre Barbisier décrire la marche à l'étoile en son langage savoureusement expressif : « Entre autres y en-â aiperçu un petegnot qu'étâ haibillie tout quement las couriolots di grand Saint-Jean. I vous entonna das *ré-mi-fa* et das *sol-fa-mi* qu'y en-a aivu lou cœu tout réjoui... »

De nos jours, la pieuse satire a plus de vogue que jamais, ce qui n'est pas pour étonner ; car, comme le remarque le franc-comtois H. Bouchot, non sans mélancolie : « Barbisier, vigneron du vieux temps, tu n'es pas si loin de nous !... Au temps jadis, tu croyais que ta seule maison était sens dessus dessous, et tu le déplorais dans ton patois. Aujourd'hui, vois-tu, c'est partout que les balais, les hottes et les pots traînent dans toutes les chambres ! En vérité, je te le dis, compère, notre monde n'est point si différent de l'autre, de celui que tu nous représentes et qui ne valait ni plus ni moins que celui-ci. »

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

Barbisier sur le pont de Battant.



La Coquette.

LIBERTÉ ——— ÉGALITÉ

UNITÉ

INDIVISIBILITÉ, FRATERNITÉ OU LA MORT

Aujourd'hui, premier nivôse, an II de la République

Sous la direction du citoyen LANDRYOT, né en cette commune et y demeurant, sapeur de la milice nationale,

LA NATIVITÉ DE J.-C.

ORNÉE DE TOUT SON SPECTACLE

N.-B. — BARBISIER y sera représenté en personne naturelle

Le spectacle commencera à six heures de relevée et la seconde représentation à huit.

PRIX DES PLACES { PREMIÈRES ..... Un billet de *dix sous* ; SECONDES et PARTERRE ..... Un billet de *cinq sous*

Les citoyens défenseurs de la patrie non gradés, 2 *sous*. Les enfants au-dessous de trois ans, portés à bras, entrent sans payer.

Reproduction de l'affiche annonçant la représentation de la Crèche à Besançon, le 22 décembre 1793.

(1) « Crapaud », en l'espèce, veut dire huguenot (21 juin 1575)

Noël Roussillonnais

La Passion, représentée en costume Louis XIII.
..Il n'était pas rare de voir Ponce-Pilate bomber son torse dans un pourpoint Henri III.

DEPUIS plusieurs années déjà, le passant qui parcourt nos cités ou même le plus humble de nos villages catalans, la veille de Noël, est poursuivi par une singulière musique, celle d'une monotone et obsédante numération. De la tombée du jour jusque avant dans la nuit, tous les cafés, toutes les buvettes, les moindres bouchons s'emplissent d'une foule compacte qui se dispute au jeu de loto des stocks de victuailles et des montagnes de gibier. Rien n'est plus pittoresque que de voir, dans la nuit, la théorie des heureux faiseurs de « quine » regagner leur domicile en étreignant jalousement le lièvre ou la dinde qu'ils ont conquis à l'estaminet.

Il fut un temps où Noël évoquait dans les âmes catalanes des sentiments moins prosaïques que le désir de se procurer un rôti en poussant des haricots sur un carton numéroté.

De toutes les vieilles traditions qui leur avaient été transmises par les ancêtres, celle que les Roussillonnais ont conservée le plus longtemps est la représentation des antiques « mystères » mettant en scène quelque épisode de la Vie de Jésus.

Il y a dix ans encore, le Parisien qui partait vers la Forêt Noire pour suivre les représentations d'Oberammergau, eût pu, sans sortir de France, assister à un spectacle identique à celui qu'il allait chercher si loin. Il n'avait qu'à se rendre au pied du Canigou, on lui aurait montré des paysans pyrénéens évoquant, dans leur langue, les plus poignantes scènes de l'Ancien et surtout du Nouveau Testament. Par exemple, ce Parisien eût dû veiller à ne laisser échapper aucune appréciation désobligeante pour la pièce ou pour ses interprètes. Il eût couru un véritable danger de brimades.

Comme l'adieu au public n'était chanté, par toute la troupe, qu'aux approches de l'aube et que le *prolech* (protase) avait commencé juste après le crépuscule, il était, on le voit, indispensable de s'armer de résignation et de patience avant de s'aventurer dans l'enceinte où allait se dérouler la comédie semi-liturgique.

Ce *prolech* ou *loa*, qui ne comptait pas moins de plusieurs centaines de vers, était l'exposition de tous les événements qui allaient, durant presque un tour de cadran, se dérouler sous les yeux des spectateurs, sans autre interruption que les quelques minutes de l'entr'acte de minuit durant lequel, bouteilles et victuailles étant tirées des paniers, le bon public, sans quitter la place, reprenait des forces pour mieux supporter les émotions de la seconde partie du drame.

La plupart du temps, le « prologuiste » se présentait vêtu d'une ample robe, vêtement jugé plus propice pour donner de la majesté aux allées et venues qu'il effectuait, en monologuant, d'un bout à l'autre de la scène ; souvent l'acteur adoptait comme coiffure une sorte de turban qu'il estimait tout à fait biblique ; mais jamais il ne manquait d'emprisonner ses grosses mains, habituées aux rudes travaux des champs, dans des gants couleur beurre frais.

De leur côté, les divers personnages de la pièce en usaient non moins librement à l'égard de la vérité historique des costumes. Si Marie, si Jésus se montraient sous leur aspect classique, les seigneurs de moindre importance ne craignaient pas d'avoir recours à plus de fantaisie. Il n'était pas rare de voir Ponce-Pilate bomber son torse dans un pourpoint Henri III, ou Caïphe tirer une tabatière de sa robe de cardinal et humer une bonne prise avant de prononcer sa cruelle sentence.

Que ceux qui refusent d'admirer les chefs-d'œuvre des maîtres primitifs, parce qu'ils font aussi bon marché de la chronographie, soient les seuls à incriminer le théâtre catalan de ses erreurs et de ses audaces !

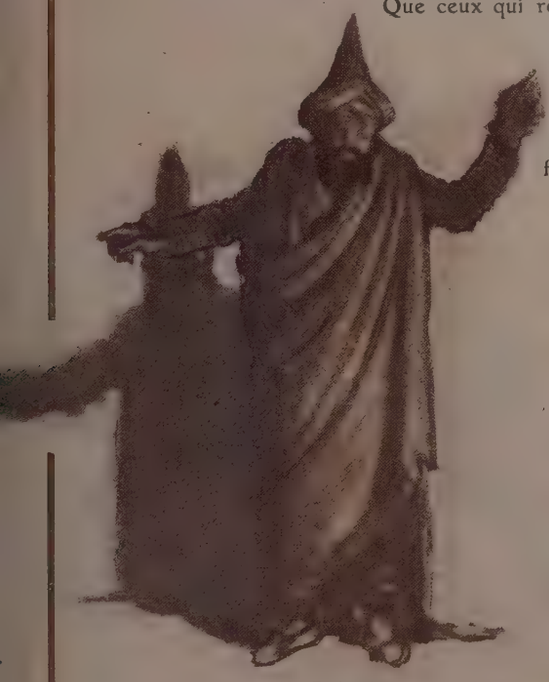
Il n'en reste pas moins vrai que tels qu'ils étaient, sous leurs habits étranges et parfois ridicules, nos vignerons roussillonnais, sans aucune espèce d'éducation déclamatoire, sans aucune sorte d'expérience scénique, ignorants, manquant de distinction, frustes, en arrivaient à procurer des émotions artistiques de tout premier ordre, parce qu'elles provenaient d'un naturel auquel n'atteindra jamais le plus savant enseignement d'école.

Aussi, ceux qui ont eu la bonne fortune d'assister aux suprêmes manifestations du théâtre catalan doivent-ils s'estimer heureux d'avoir recueilli les dernières lueurs d'un flambeau à jamais éteint.

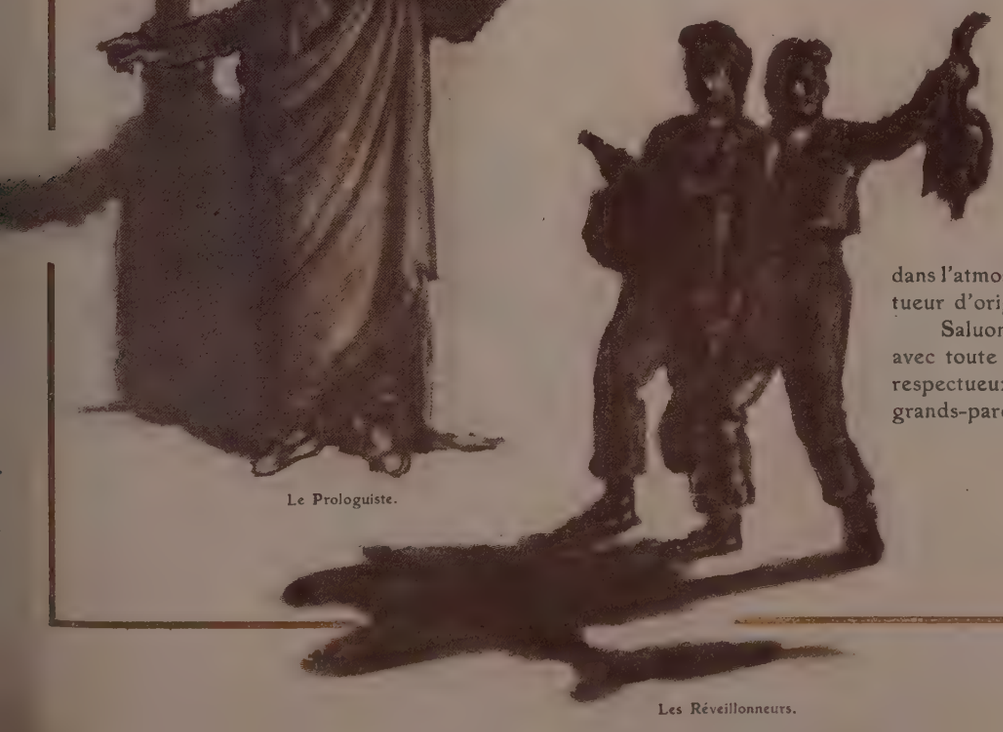
Sa flamme ne pourrait plus briller dans l'atmosphère que nous a créé le progrès moderne, tueur d'originalité provinciale et de caractère local.

Saluons ce mort qui nous fut cher. Saluons-le avec toute l'émotion que doivent inspirer à des fils respectueux les traditions évocatrices des rêves des grands-parents et de l'âme ancestrale.

JULES ESCARGUEL.



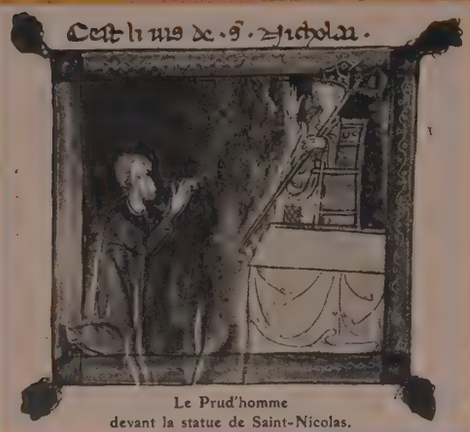
Le Prologuiste.



Les Réveillonneurs.

Dessins de M. G. Violet

SAINT NICOLAS au THÉATRE



Le Prud'homme
devant la statue de Saint-Nicolas.

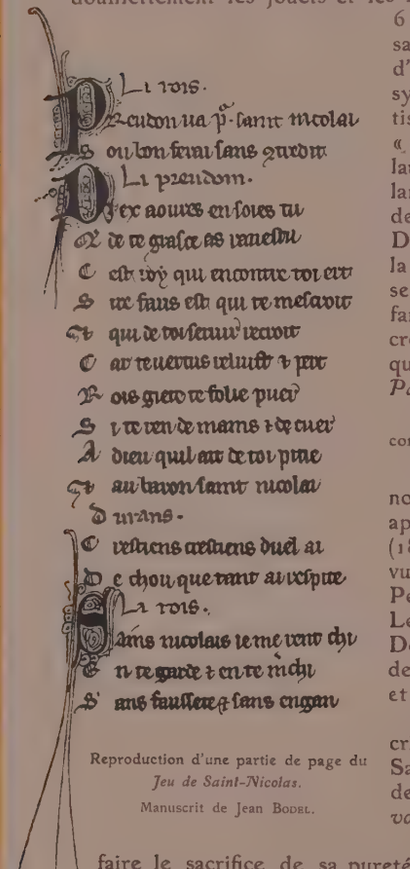
Miniature du manuscrit du *Jeu de Saint-Nicolas*, de Jean Bodel conservé à la Bibliothèque Nationale.

LA FÊTE de Noël a des « filiales » ; au cortège des rois mages s'ajoute un personnage mitré, à la barbe fleurie, comme celle de l'empereur Charlemagne, mais au sourire de grand-papa gâteau et aux mains pleines de jouets pour les enfants bien sages. C'est saint Nicolas ! Au moyen âge, on commençait la célébration de la Nativité par des fêtes en son honneur. Et, dans toute la région de l'Est et du Nord, il reste le grand protecteur invoqué par les petits enfants à l'égal du bonhomme Noël. En Russie, en Hollande, en Flandre, en Lorraine, sa légende demeure vivace.

Véritable légende dorée, très riche, mais fort incertaine. Elle montre saint Nicolas confesseur, au temps de Dioclétien, et membre du concile de Nicée, sans témoignages à l'appui ; elle le suppose évêque de Myre ou de Pinata en Lycie. Il apaise les tempêtes ; il ressuscite les petits enfants ; il fait pousser les moissons ; il convertit les malandrins. Ces miracles apocryphes ont longtemps figuré dans la liturgie d'Occident, certains rituels du XI^e^ et du XII^e^ siècles contiennent une prose en l'honneur de cette série de prodiges. Ce qui subsiste encore dans l'imagination populaire, c'est le saint Nicolas, patron des « petits », qui fait sa ronde avec l'âne, porteur d'innombrables paquets destinés à récompenser les enfants sages, et escorté d'un compagnon morose, le père Fouettard, au nom significatif. Fouettard laisse, dans les corbeilles qui garnissent l'âtre, des verges pour corriger les enfants méchants. Il y met aussi la pitance de l'âne, carottes et navets, qui garniront, le jour même, le traditionnel pot-au-feu, et la paille où reposeront douillettement les jouets et les friandises. Au pays Flamand, le 6 décembre, jour de la fête du saint, on offre à toute la maisonnée d'immenses galettes aux devises symboliques. A Bruxelles, ces pâtisseries, connues sous le nom de « spéculations » (en flamand : spikelaus), sont fabriquées avec un mélange plutôt... dépuratif, de farine, de miel, de sucre candi et d'épices. Dans les petites agglomérations, où la tradition est tenace, un représentant du saint distribue aux enfants les menus cadeaux et les sucreries escomptées dans la prière, qui remplace, la veille au soir, le *Pater* habituel :

Le Couronnement de saint Nicolas.
Reproduction d'une miniature du *Livre d'Heures* d'Etienne Chevalier, conservée au Musée Condé.

Saint Nicolas, patron des écoliers, — Apportez-moi du sucre dans mes p'tits souliers. — Je serais toujours sage comme un petit mouton, — Et dirai ma prière pour avoir du bonbon. — Venez, venez, saint Nicolas, — Venez, venez...



Reproduction d'une partie de page du *Jeu de Saint-Nicolas*.
Manuscrit de Jean Bodel.

Au point de vue théâtral, saint Nicolas compte parmi les saints qui inspirèrent le plus grand nombre de « miracles ». Signalons d'abord un des drames d'Hilarius, disciple d'Abeilard, appartenant à la première moitié du XII^e^ siècle et publié dans le recueil de Champollion-Figeac (1838). Le texte principal, établi en latin, est farci de refrains romans. Certains auteurs y ont vu une sorte de critique du culte de latrie. Le titre exact est le *Jeu de la statue de Saint-Nicolas*. Personnages : le barbare, la statue, les voleurs (au nombre de quatre ou de six) et saint Nicolas. Le Barbare, devant quitter sa maison, confie à saint Nicolas la garde de tous ses biens et s'en va. Dévalisé pendant son absence, il menace, au retour, la statue du saint d'une correction à coups de fouet s'il ne force les voleurs à restituer. L'évêque de Myre se met à la poursuite de la bande et rapporte le trésor.

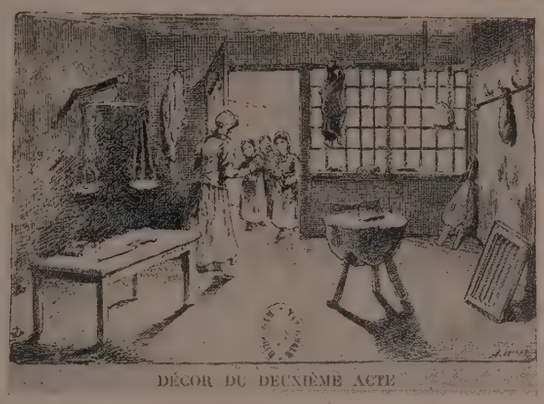
Passons aux « miracles » de Saint-Benoît. Un manuscrit fameux, composé par un anonyme et gardé à l'abbaye Saint-Benoît-de-Fleuri, comprenait quatre miracles latins de saint Nicolas : les *Filles dotées*, les *Trois clercs*, le *Juif volé*, le *Fils de Gétron*, tirés de la légende du saint.

Dans les *Filles dotées*, l'aînée d'une pauvre famille va faire le sacrifice de sa pureté pour empêcher son père et ses sœurs de mourir de faim, quand saint Nicolas vient miraculeusement doter les jeunes filles. Le miracle des *Trois clercs* — le plus court et le plus populaire — est la tragique anecdote des trois enfants égorgés par leur hôte de passage, salés dans le cuvier et ressuscités par le saint Le *Juif volé* est une variante satirique de l'histoire du Barbare. Le *Fils de Gétron* a plus d'allure romanesque. Les soldats du roi mécréant Marmorin enlèvent l'enfant du couple chrétien Gétron et Euphrosyne, et Marmorin veut lui faire abjurer sa foi. Les parents implorent saint Nicolas qui prend l'enfant dans ses bras et le rapporte à sa mère.

Il y avait cent ans qu'on jouait dans les églises le mystère d'Hilarius et ceux de saint Benoît quand Jean Bodel composa son *Jeu de Saint-Nicolas*, à Arras, sous Philippe-Auguste. L'action s'engage chez les Infidèles. Les chrétiens viennent de débarquer en Afrique ; le roi consulte son idole Tervagant et envoie le courrier Auberon lever le ban de guerre. Auberon rassemble les troupes des émirs d'Iconium, d'Oliferne

Image de saint Nicolas.
Ornant un Noël fait en l'honneur du Saint dans le *Recueil* de M^e^ Florent Pesseau (XVI^e^ siècle), ayant appartenu au baron Pichon.

Clichés Studia-Lux.



DÉCOR DU DEUXIÈME ACTE

Saint-Nicolas.
Légende chrétienne du baron de VILLEBOIS-MAREUIL.

DÉCOR DU TROISIÈME ACTE

Saint-Nicolas.
Légende chrétienne du baron de VILLEBOIS-MAREUIL.

et de l'Arbre-Sec (désignation du pays où un arbre planté sur le tombeau de Loth s'est desséché le jour de la mort du Christ). Les chrétiens sont écrasés, malgré la vaillance d'un héros qui parle déjà comme Rodrigue :

Je suis jeune, seigneurs. Ne m'ayez pas en dépit.
Car on a vu souvent grand cœur en corps petit...

La statue de saint Nicolas, ramassée sur le champ de bataille, est amenée devant le Roi, avec un pauvre diable « le Prud'homme », trouvé en prières aux pieds du saint ; le roi mécréant, pour mettre à l'épreuve le pouvoir de l'évêque-thaumaturge, laisse ses trésors à sa garde. On enchaîne le chrétien qui périra dans les tortures si l'idole, que les Africains traitent de « Mahomet cornu », à cause de la mitre, laisse approcher les voleurs. Le palais est cependant pillé par une bande de malandrins ; mais saint Nicolas leur fait rendre gorge, le Roi retrouve son trésor centuplé, et le Prud'homme retrouve la liberté, même il convertit le roi et son peuple.

Le *Mystère de monseigneur Saint-Nicolas et d'un juif qui prêta cent écus à un chrétien* a été publié, à Paris, sans date. Il comprend deux mille vers et dix-huit personnages. Un juif a prêté cent écus à un chrétien en exigeant que l'emprunteur jure sur la statue de saint Nicolas de rendre l'argent à date fixe. Le chrétien manque à son serment, et quand le juif l'appelle en justice, il cache l'or dans un bâton creux qu'il fait tenir par son prêteur pendant la comparution devant le juge, ce qui lui permet de jurer qu'il a rendu les cent écus. Le juif, débouté de sa plainte, avec dépens, invoque saint Nicolas, dont l'intervention ne se fait pas attendre. Le chrétien est écrasé par un chariot ; on trouve l'or dans le bâton creux. Le bon juif, trop vengé, promet à saint Nicolas de se faire chrétien s'il ressuscite son débiteur. Nouveau miracle du saint : le mort se dresse sur ses jambes ; le juif se convertit ; on le baptise avec son valet, et la pièce se termine par un hymne à l'auteur de tous ces prodiges.

Les célébrations des mystères de saint Nicolas sont nombreuses en Lorraine, aux xv^e^ et xvi^e^ siècles. En 1478, le duc René de Lorraine fit jouer devant lui, à Saint-Nicolas-du-Port, le *Jeu et geste du glorieux Saint-Nicolas*, qui dura cinq jours entiers. Autre représentation le 9 mai 1497. Les comptes du célerier de Nancy, pour 1495-96 et 1496-97, contiennent diverses mentions relatives à la dépense faite pour représenter des mystères. Le 17 juin 1503, on joue, à Béthune, un mystère de saint Nicolas ; en 1513, à Metz, le lendemain de la seconde fête de la Pentecôte, est représenté un miracle de Saint-Nicolas-du-Bâir. En 1552, les comptes de Béthune établissent que les joueurs firent une belle « remonstrance » à l'heure où passe le Saint-Sacrement et jouèrent le mystère « par personnages » après vêpres. En 1624, derniers mystères : douze jeunes gens de Reims représentèrent, à l'église Saint-Antoine, l'Élection divine de saint Nicolas à l'archevêché de Myre.

Arrivons au Théâtre moderne :

Un *Saint-Nicolas*, vaudeville en un acte, de Clairville et Salvat, sans date n'a laissé aucune trace. De même pour la *Saint-Nicolas*, opérette en un acte, de Mortarieux, représentée à l'Athénée le 6 juin 1873, et le *Saint-Nicolas*, également, de Vicaire et Charles de Sivry (Théâtre d'application), 12 décembre 1871, enfin *Saint-Nicolas*, pantomime en un acte, de E. Hammon et Blockx (Bruxelles, 31 décembre 1893). Il convient de consacrer une mention plus spéciale au *Miracle de Saint-Nicolas*, de M. Gabriel Vicaire, deux actes, prélude et prologue, publié en 1888, chez Lemerre. C'est l'anecdote des trois petits enfants égorgés et ressuscités, enveloppée d'une poétique ambiance.

On n'a pas oublié non plus le délicieux *Conte de Noël*, de M. Maurice Bouchor, représenté sur la scène de la Comédie-Française, le 11 juin 1895, où Paul Mounet figurait un superbe saint Nicolas.

Il existe encore un *Saint-Nicolas* en trois actes, du baron de Villebois-Mareuil, candide adaptation du récit légendaire.

Cl. de M. Antin.

M. Teste (saint Nicolas).
Dans le *Mystère* de M. R. de La Villehervé.

Le dernier emprunt à la légende de l'évêque de Myre est le *Mystère de Saint-Nicolas et des trois belles filles qu'il sauva du péché* — arrangement des *Filles dotées* du manuscrit de Saint-Benoît — poème en deux actes de M. Robert de La Villehervé, musique de M. H. Woollett, représenté au Havre en juillet dernier avec un éclatant succès.

La série continuera, car le grand saint Nicolas est un saint populaire.

Cl. de M. Antin.

Le *Mystère de Saint-Nicolas*,
de M. R. DE LA VILLEHERVÉ, représenté récemment dans la forêt de Montgeon, près Le Havre.

CAMILLE LE SENNE.

Dessin de V. Gossard

Conte de Noël triste

...MISÈRE!..

Au docteur Variot,
Fondateur du dispensaire de Belleville

Dans un quartier perdu de notre immense ville :
Une vieille maison, noire, malsaine et vile,
Dont le toit déserté, même par le moineau,
Connaît mieux la gouttière, hélas ! que le chéneau.
Dartreuse et crevassée, une immonde façade
Semble barrer la rue avec un air maussade
Et quand un omnibus, au loin, vient à rouler,
On dirait que ce tas de pierres va crouler...
Se peut-il bien que, là, vivent de pauvres êtres,
Sans flamme à leur foyer, sans fleurs à leur fenêtres :
« Jours de souffrance » d'air et de soleil privés,
Qui regardent sans voir, comme des yeux crevés ?

Oui, dans l'ombre gluante on vit et l'on respire,
Et l'on meurt, ignorant ce que c'est qu'un sourire !

Voilà qu'un beau Monsieur dans l'antre a pénétré :
Un Monsieur bien nourri, bien vêtu, bien guêtré,
Qui, sentant sur son dos tomber un froid de glace,
En nouant son foulard, songe à quitter la place.
Mais il a, par devoir, des sentiments humains
Et, pour monter, il prend son courage à deux mains.
Il grimpe, il grimpe encore, étage sur étage ;
Vraiment, la tour Eiffel n'en a pas davantage !...
Ici, pas d'ascenseur. Droit, raide et vermoulu,
Un atroce escalier dont on est tout moulu.
Enfin, voici le toit ; on y parvient quand même !...

Dans un taudis sans porte une figure blême :
C'est une femme, avec ses trois petits enfants,
Une martyre, avec trois anges triomphants
Jouant sur un grabat sans drap ni couverture,
Trois marmots presque nus, ma foi, bébés « nature »...
Le visiteur, surpris, regarde autour de lui :
Dans ce noir galetas, seule, l'enfance luit ;
Une couche, un grenier ; couche et grenier sordides
Qui, par comparaison, feraient trouver splendides
Le cachot du forçat et le lit d'hôpital...

La femme, en pleurant, dit par quel destin fatal
Elle a perdu « son homme » : un ouvrier modèle,
Bon époux et bon père, et bûcheur et fidèle,
Trimant, peinant sans cesse et ne buvant jamais !...
Ah ! certes, lui vivant, on était heureux ; mais
A partir, avant jour, au milieu de la brume,
Le pauvre, en plein hiver, a pris un mauvais rhume,
Et le voilà couché sous la terre, là-bas,
Et dormant pour toujours, lui qui ne dormait pas !

Donc, avec trois bambins, la pauvre femme est veuve.
Que faire ? Se jeter, tous quatre, dans le fleuve ?...
C'est un crime, et la loi, justement, le défend.
D'ailleurs, eût-on le droit de tuer son enfant,
N'est-ce pas impossible, alors que l'on est mère ?
Par le travail on vit... Dérision amère !...

« Du travail ! Le travail, pénible et mal payé,
« C'est encor du bonheur. J'ai prié, supplié ;
« Je suis habile à la couture, en lingerie,
« Et je sais des maisons où je serais nourrie
« Si je pouvais sortir pour aller travailler.
« Mais, pendant ce temps-là, qui donc viendrait veiller
« Sur mes pauvres petits n'ayant personne au monde
« Que moi pour caresser un peu leur tête blonde ?...
« Bon gré, mal gré, Monsieur, je dois rester ici.
« Grâce à de bonnes gens — il en est, Dieu merci ! —
« Je travaille chez moi, jour et nuit. Je suis forte,
« Je couds tant que je peux et, quand ça me rapporte
« Vingt, vingt-cinq sous par jour, mon temps bien occupé,
« Avant de se coucher les enfants ont soupé.
« Seulement, vingt-cinq sous, hélas ! cela ne mène
« Pas loin, bien qu'on se prive... Et puis, telle semaine,
« Je reste sans ouvrage... Alors, comment manger ?
« Moi, je puis me passer longtemps du boulanger,
« Mais ces trois innocents, ça réclame à toute heure
« Et, ne comprenant pas que l'on jeûne, ça pleure !
« Ça tend son bec, ainsi que des oiseaux au nid.
« Et, quand on n'y met rien, ils croient qu'on les punit ;
« Ils demandent pardon, promettant d'être sages :
« Et ça me fend le cœur d'essuyer leurs visages ! »

Dessin de A. Cassard

La femme s'arrêta pour se sécher les yeux.
Le Monsieur regardait, ému, mais curieux :
Le plafond, lézardé, semblait couvert de rides
Et les murs sonnaient creux, comme des ventres vides ;
Ce logis désolé sentait le froid, la faim,
Et les nuits sans sommeil et les longs jours sans pain,
Le travail impuissant à vaincre la misère
Qui s'aggrave toujours, inguérissable ulcère !

Le Monsieur frissonna.

La mère, alors, reprit
A voix basse, de peur que l'enfant ne comprit :

« Le plus jeune surtout, m'inquiète et m'attriste :
« Je lui donne ma part, n'étant point égoïste,
« Je suis mère, et voudrais être seule à souffrir ;
« Mais je ne puis pourtant, Monsieur, pour le nourrir,
« Prendre sur les repas de la sœur ou du frère !...
« Cet enfant que j'adore et qui me désespère,
« Hélas ! est affligé d'un énorme appétit.
« Qu'on puisse manger tant, étant aussi petit,
« Vraiment, mon bon Monsieur, c'est à n'y rien comprendre
« Aussi, si vous vouliez, par charité, le prendre
« Dans un orphelinat où l'on en aurait soin,
« Je crois que je pourrais subvenir au besoin
« Des deux autres, sans rien demander à personne.
« Ce n'est pas sans regret, allez, que je le donne !
« Il m'en coûtera gros, s'il faut m'en séparer,
« Mais je dois m'y résoudre ou laisser dévorer
« Par cet ogre mignon la maigre part des autres ! »

Les enfants ont des sens plus subtils que les nôtres ;
Depuis longtemps déjà le pauvre ange écoutait ;
A coup sûr, l'innocent en péril se doutait
Que c'était de lui seul qu'on causait à voix basse,
Et, pour entendre mieux, il faisait la grimace...
Il comprimait son cœur qui battait fort, bien fort,
Et son petit cerveau faisait un grand effort,
Mettant sur son front lisse une ride morose,
Comme un pli d'ombre au creux d'un pétale de rose.

Tout à coup le bébé trembla, rougit, pâlit ;
Il se laissa glisser du misérable lit
Et l'enfant de quatre ans, qui ne parlait qu'à peine,
S'écria clairement, très vite, d'une haleine,
Une larme perlant au bord de son œil bleu :

— « Oh ! maman, garde-moi. Je mangerai si peu ! »

Henri SECOND.

Noëls Satiriques

SI NOEL, cette gracieuse fête, a motivé tout une littérature, il faut surtout retenir de cette littérature l'abondance de chants particuliers qui empruntèrent pour titre général le gai vocable sous lequel les Francs placèrent la Nativité du Christ.

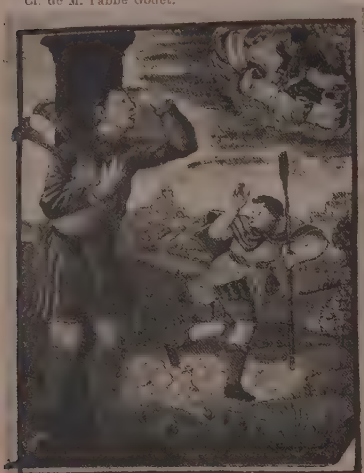
Le noël est peut-être la forme la plus ancienne prise par la chanson pieuse en langue vulgaire pour s'introduire à l'église, non pas comme récréation strictement profane, mais comme intermède toléré. Son origine doit se placer au IXᵉ siècle, temps où la foule cessa d'entendre le latin pur. Le populaire, habitué à prendre part active aux exercices cérémoniels des églises et dérouté, par la complication des textes religieux farcis de divers idiomes, essaya d'établir ses chants dans son langage usuel. L'importance du noël s'imposa, devint grande, il fit partie intégrante des mystères — même il est des mystères uniquement composés de noëls comme la Nativité de Barthélemy Aneau — puis, quand ces manifestations furent abolies, il développa, par ses seuls moyens, la description des faits de la naissance de Jésus, plaça nombre de choses du siècle à côté de ces faits, en plaça tant que, bientôt, ces choses devinrent le principal et la Nativité l'accessoire.

Massacre des Innocents.

Dessin à la plume ornant le *Recueil de Noëls*, XVIᵉ siècle, de la Bibliothèque du baron Pichon, Recueil composé pour Mʳ Florent Pesseau, demeurant à Nogent-le-Rotrou, paroisse de Monsieur Saint-Hilaise.

Les noëls n'ont pas une très grande valeur poétique, leur intérêt réside dans leurs modes d'expression très variés, très pittoresques, qui changent selon les milieux où ils furent conçus, et surtout suivant le caractère de leurs auteurs.

Cl. de M. l'abbé Godet.



Reproduction d'une miniature d'un recueil de *Noëls percherons*, du XVIIᵉ siècle, appartenant à M. Glaneur, du Havre, et commenté par M. l'abbé GODET, curé du Pas-Saint-Lhomer.

Les noëls ne s'inspirèrent pas toujours, à beaucoup près, de l'esprit religieux. Leurs appropriations sont infinies ; nous connaissons des *noëls royaux*, chantés en l'honneur des rois ; des *noëls de la reine*, des *noëls de princes*, d'*ambassadeurs*, de *bourgeois* ; le *noël politique* se composait en l'honneur d'un personnage en vue, soit dans l'État soit dans l'Église, le *noël badin* prenait pour thème un sujet vulgaire et s'adressait aux simples particuliers. Mais la forme la plus originale revêtue par les noëls est certainement la satire.

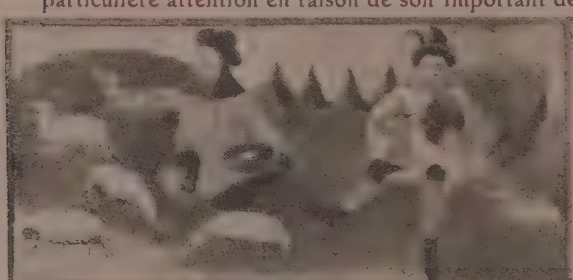
Le plus souvent, le noël satirique menait devant la Crèche les gens promis à sa critique, et chacun y gagnait quelque flèche. Les *noëls satiriques* furent en grande vogue au XVIIᵉ siècle, ils abondèrent au temps du procès de Fouquet, puis durant tout le règne de Louis XIV, stigmatisant les ridicules, les lâchetés, les hypocrisies, raillant la Cour, le roi lui-même. Leur verve, leur audace, leur licence se doublèrent pendant la Régence. Sous Louis XV, il en est qui prophétisèrent la Révolution.

Miniature de la *Passion* de Gréban.

...y prit, medame l'enfant et le mist sur son genoul; et les pastours l'adorèrent.

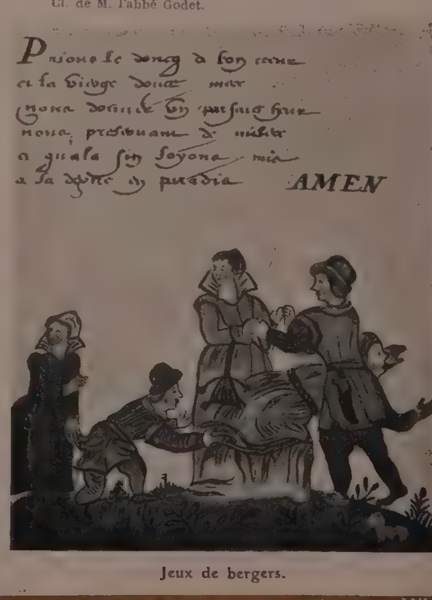
La satire, innée dans notre France, commence à poindre sous un tour grivois, presque blasphémateur, dans le noël encore strictement religieux, tel celui-ci, détaché d'un recueil du XVᵉ siècle : *Joseph est bien marié* (bis) — *à la fille de Jessé* (bis). — *C'était chose bien nouvelle.* — *Que d'estre mère et pucelle.* — *Dieu y avoit besogné.* — *Joseph est bien marié.* Un autre ose avancer : *Au consentement qu'elle donna.* — *Le Sainct-Esprit si bien ouvra.* — *Que sans faire brisée.* — *Conçut, puis enfanta.* — *Jésus cette nuictée.*

Un curieux spécimen de noël satirique, qui nous semble mériter une particulière attention en raison de son important développement, est une composition *en patois lionais*, datant du XVIIIᵉ siècle, qu'étudia en deux éditions successives (1882 et 1887) l'érudit M. Nizier de Puitspelu. Son objet est la critique de tout l'élément religieux de la ville de Lyon ; il est attribué à un nommé Pierre Laurès, chirurgien. Le couplet de début indique l'allure goguenarde que prendra tout le poème : *Neigna veni a tropa.* — *A cetta bella fêta.* — *Dun enfant qu'est noviona.* — *Qu'a ben bona têta.* — *Y nos a pris à la gola.* — *De la gueula de rapina* (le diable). — *Et lon, lan, la, reliienla.* — Dès le quatrième couplet, le noël devient extrêmement familier : il désigne le *patron* (saint Joseph) auprès de sa soupe, qu'il fait bien mitonner; il brocarde les Mages, puis, successivement, il fait passer devant l'Enfant toutes les paroisses, toutes les communautés de Lyon, et chacune y trouve des pointes. Les chanoines-comtes sont entrepris à propos de leurs conflits incessants avec les consuls ; puis nous connaissons l'avarice des chanoines de Saint-Ruf, « qui donnent des liards pour des sous », l'intempérance des religieux Carmes et celle plus grande des Augustins qui peuvent commencer à boire de meilleur matin, le penchant des Minimes à abuser de la moutarde. Saint Joseph se recule devant la mine avinée des chanoines de Saint-Irénée, tandis que les pauvres Carmes déchaux affectent de lever un pied frondeur contre les moines qui



Passion de Gréban.
Miniature représentant des pastours dans la nuit de la Nativité.

Cl. de M. l'abbé Godet.



Jeux de bergers.

Reproduction d'une enluminure d'un recueil de *Noëls percherons* du XVIIᵉ siècle, appartenant à M. Glaneur, du Havre, et commenté par M. l'abbé GODEL, curé du Pas-Saint-Lhomer.

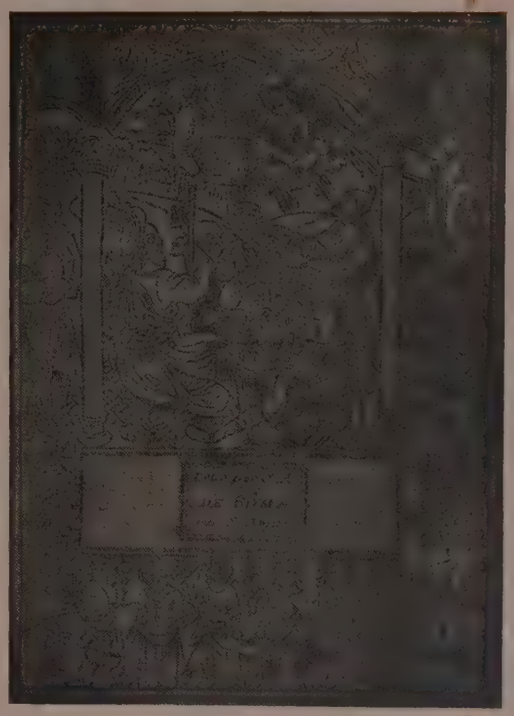
Groupe de bergers, décorant le *Recueil de Noëls* du baron Pichon.

les précèdent. Voici les Jacobins pris « dans les affaires de Law », les Feuillants qui demandent autorisation d'aller pieds chaussés, les Capucins dont quelques-uns demeurent en arrière pour se pouiller, les Trinitaires accusés de détourner à leur profit l'argent donné pour la rançon des captifs. Enfin s'avance le vaniteux seigneur François de Neufville, duc de Villeroy, maréchal de France et gouverneur de Lyon, entouré de gens de justice de toute sorte, grands amateurs de cadeaux, dont les « chenapans du guet », exploiteurs éhontés. L'auteur s'étonne candidement que la procession soit si exclusivement formée de « puissants qui sauront bien retrouver les pauvres quand sera venu le moment de cueillir la dîme ».

Enluminure représentant un dialogue de bergers

Les Noëls bourguignons sont remarquables entre tous les noëls satiriques, par la perfection de leur forme et leur grande abondance cataloguée. Durant tout le XVIII^e^ siècle, ils remplirent à peu près l'office de gazette. Le succès de ces pièces est attribuable surtout à deux auteurs : Aimé Piron et Bernard de La Monnoye. Piron et La Monnoye étaient amis. Celui-ci avait plus de bonhomie, de naïveté, de naturel ; celui-là plus de littérature, partant plus de finesse.

Piron ne publiait pas ses noëls, il les donnait à la diable, aux viéleus qui les chantaient dans les campagnes. Un érudit bourguignon, M. Mignard, a pu cependant en réunir et en éditer un assez grand nombre.



L'Annonciation aux bergers.
(dans le *Mystère de la Conception* imprimé chez Jehan Treppere!.)

(Dessin de J. Bertrand. Extrait de l'édit des *Noels de La Monnoye*, de F. Fertiault).

Seugu d'éne épluante cor
Loui Quatoze antre d'aibor.

Dans quelques-uns des poèmes dialogués de cet auteur s'observe la vieille tradition qui donnait à parler aux anges un français aussi pur que possible, tandis que les pastours usaient de patois dans leurs répliques. Les villageois sollicités par les séraphins s'en viennent à la Crèche, et dans leurs rangs le critique place ses coups ; il plaisante certains compères qui demeurent en querelles continues, il égratigne de petites personnalités rurales. C'est en cela qu'il excelle. Rien n'est amusant comme la description de la milice bourgeoise de Dijon. Assez souvent, Piron entreprend les vices de son entourage : le jeu, l'ivrognerie ; il campe ainsi un pochard déterminé : *Ce gro gorman, cès ivrogne — ce pillè de cabarai — qui du sirô de Bregogne — s'érôse sôvan le bai — Lo trogne... lo trogne, lo rouge trogne...* Ailleurs il déplore l'affreux sort des paysans, durant l'hiver cruel de 1709, dont la rigueur est accrue par l'exigence brutale des sergents de la taille. Peu de fois, il met en cause des types politiques, à moins que ce ne soit Clément Marot ou Calvin « dedan l'anfar au bon Lucifar ».

(Dessin de J. Bertrand, extrait de l'édition des *Noels de La Monnoye*, de F. Fertiault.)

.....et po Jôzai
Ton bôno qui m'a demeurai. -

Les noëls de La Monnoye ont eu plus de vingt éditions, dont la plus complète fut celle de François Fertiault (1842-1857), avec curieux dessins de Bertrand. Ils ont subsisté, à la fois, à cause du mérite de leur fonds et de leur forme.

La Monnoye quitta sa charge d'avocat au Parlement, pour se donner à la culture du patois bourguignon ; il trouva moyen d'anoblir ce jargon et de le manier fort habilement. A ce jeu, il gagna de la célébrité, et un fauteuil à l'Académie française. Les noëls de La Monnoye furent publiés sous le pseudonyme de Guy Barôzai. On ne les chanta jamais à l'église — et pour cause — mais au cabaret ou dans les réunions familiales, et les joueux de musette les allaient dire dans les maisons bien chauffées, sur la fin de l'Avent.

Dessin de J. Bertrand, extrait de l'édition des *Noels de La Monnoye*, de F. Fertiault

Gaire qu'ein jor l'Ainge de Dei
Ne no trove be ligei !

En préface de son œuvre, Guy Barôzai montre le genre qu'il observera dans ses noëls : *La substance en est belle et bonne — Bien des prônes, bien des sermons — Ne les valent pas dans le fonsd — qu'en chaire, le curé braille — Les uns dorment, Pendant les autres bâillent — que voici — Ils n'ennuieront pas, Dieu merci !... Mais pour les noëls Les mages de l'Orient, leurs lunettes braquèrent* Le voici narguant les mages : *s'élargir — D'abord ils devinèrent, sans tourner — Et voyant de tout loin l'étoile Promis.* Cependant il arrive à cet humoriste le tamis — *L'approche du Messie* — Fils de Dieu d'avoir hanté la pauvreté ; il de montrer de l'amertume ; il loue le rognon avec des truffes et des pignons », s'enétrille les vauriens qui « s'échauffent rissent dans leur quiétude. Dans un noël de graissent du sang du peuple et pour- leurs défauts et leurs péchés politiques : princes, les monarques d'Europe défilent sous *un grand'père ;* le roi d'Espagne « *gra- Louis XIV entre d'abord, toujours von oert peu* du feu, l'Empereur « *Souffle très fort* », *vement bénit le Nouveau Testament* », pour faire roi de France est plus fort malmené à mais il n'obtient que de la fumée... Ailleurs, le s'adresse à l'Enfant : *les Mages vous* cause de la guerre qui n'en finit pas. Le noël *—Nous n'avons pas besoin d'encens—* *firent présent — D'encens, d'or et de myrrhe...*

(Dessin à la plume du *Recueil de Noël* du baron Pichon.)

Clichés Studia-Lux

NOËLS SATIRIQUES

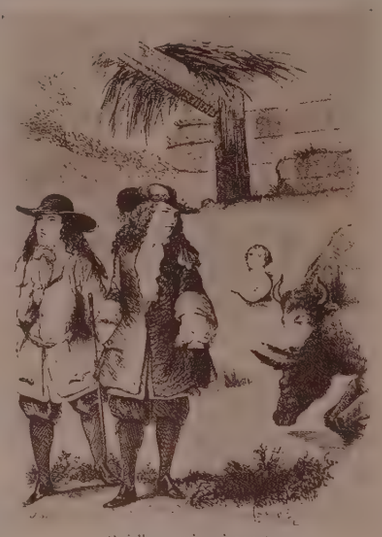
Bernard de La Monnoye.

Le Parrain Blaize,
imaginant les trois épisodes de ses *Noëls*.

Louis n'en manque guère — La myrrhe embaume les charniers — Nous la laissons bien volontiers — à Jean Vert, etc. Dans les *Avantages de la Loi de Grâce*, l'auteur brocarde les Juifs déshérités ; mais il ne se montre guère plus gêné pour railler la confession des catholiques. L'audace et la licence de La Monnoye ne furent pas sans lui causer des désagréments. Le curé de sa paroisse, après avoir condamné en chaire les noëls de Guy Barôzai, s'efforça de les faire interdire par la Sorbonne. Le dénonciateur ne devait pas manquer de triviaux extraits à l'appui de son accusation ; l'œuvre de La Monnoye abonde en hardiesses crues. Ici, Gaubois, *« le savetier, pisse de rire dans ses chausses »* ; ailleurs, où Calvin est en cause, on assure qu'il *s'est fracassé le... col ;* là ce sont des ivrognes qui *pissent, rotent débitent des niaiseries* et commettent bien d'autres choses dégoûtantes ; plus loin, Hérode, glacé de peur, s'oublie dans ses culottes ; et la Vierge Marie répond à l'Annonciation de l'ange Gabriel, en ces termes : *De quel fruit me parlés-vous ? — Je mourir pucelle — Vous me la donneriès belle, croyais. — Vous me prédisès Bicêtre,* etc., etc.

Il se trouva neuf docteurs pour reconconseiller la suppression de l'œuvre damassemblée ne suivit pas l'avis de ces souci, ne manqua pas, toujours dans son son curé morfondu et les gens de

Somme toute, pour certaines audaces pouvait faire de mal sérieux ; il convient de de justice, et surtout son originalité grande,



Qu'elle se mire ai genou
Humbleman. boissan lai tête.
Que d'âne et de beu je sais
Qui n'an ai rein pas tan fai !

naître la hideur des passages incriminés et nable de Guy Barôzai ; mais la docte enquêteurs et La Monnoye, délivré de patois bourguignon, de malmener et science.

qu'elle tenait, l'œuvre de La Monnoye ne retenir d'elle sa bonne humeur, son esprit qui l'a fait se conserver jusqu'à nous.

contre du curé Magnien, qui n'aimait pas au moins ceux de La Monnoye — certains ques se révélèrent auteurs en ce genre de L'abbé Lebeuf assure que, de son temps, tait une collection de noëls assez vifs, par un curé du diocèse de Paris, mais qui pas de nom.

octobre 1901, M. l'abbé Godet, curé du Lhomer et archéologue distingué, présenciété percheronne d'Histoire et d'Archéo-Mortagne, une étude sur un recueil de cherons, datant de 1608. Bien qu'incomnuscrit offrait de très curieux morceaux ; il de plus, l'attrait d'enluminures fort curieu-

Deus heures on senai.
Le boudin é couite.

A l'enles noëls—ecclésiastipoèmes. l'on débicomposés ne portait Le 1er Pas-Saint-tait à la Sologie de noëls perplet, ce maprésentait, ses, qualité rare, en ce qui concerne les manuscrits des noëls, presque toujours dépourvus d'ornementation d'aucune sorte. Le ton de ces noëls cependant, une rassemblé tous les société, depuis bergers, le pape, archevêques, ses aux usuriers ce rude et candide : *Vous, usuriers, gens de mauvaise n'avez ne Dieu, ne foy, ne loy — Je vous hais tous, moy — Ne venez point chanter avec moi — Noël, Noël*

était fort gracieux, pièce, après avoir représentants de la les rois jusqu'aux ses cardinaux, ses prêtres, décochait brocard à la fois *foy — Vous qui n'approchez pas de soubz la raméc...*

Tamar poti du lai — De sai jeune torie
Judi de sin filhi — Baille deux épatie,
Et Suzanne un paquet—De chaisso de sa buie.

La Bibliothèque de l'Arsenal conserve dans sa très riche collection de manuscrits, plusieurs noëls politiques ou satiriques fort intéressants, tel celui *sur les gens de la cour* (XVII^e siècle), mis sur l'air connu : *Or, nous dites Marie....* Ce noël est dialogué : *O messager fidèle — Qui reviens de la Cour — Apprens-nous pour nouvelle — Ce qu'on fait chaque jour.* La réponse est ainsi : *Plusieurs, à l'ordinaire — y passent mal leur temps — Les gens du Ministère — y sont les plus contans.* Un autre noël, sur l'air des *Bourgeois de Chastre*, montre tout Versailles venant adorer l'Enfant. Il s'ensuit, en défilé, une foule de médisances malicieuses ; Caylus attire tous les regards ; d'Armagnac, sa sœur, la Feuillade, paraissent cette nuit-là de brillantes étoiles ; parmi les princesses, voici la Tonnerre « prenant sur tous le pas, même sur le bœuf, mais pas sur l'âne », la Grancey qui, malgré les apprêts de sa toilette, est prise pour un antique ; parmi les belles du faubourg Saint-Germain, l'aimable Mirepoix dit, pour bercer le pocon, une chanson à boire, etc., et la pro-cession burlesque se prolonge longtemps, aussi pittoresque et toute criblée de traits.

Ene fanne contre no l'irriti.
Ene autre fanne épouse sa colaire

Ces notes brèves, ces exemples détachés, ne peuvent donner qu'un très superficiel aperçu du plus curieux divertissement que Noël provoqua.

ALBERT DAYROLLES.

Clichés Studia-Lux.

Noël Théâtral en Normandie

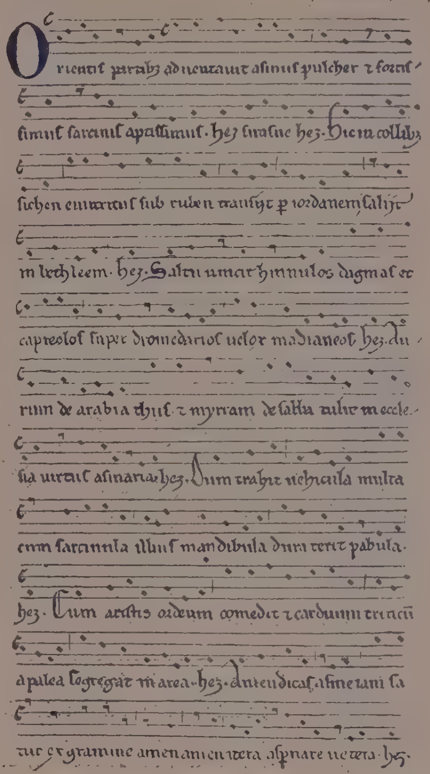
GRANDE fut toujours l'importance de Noël aux premiers théâtres normands. Il semble bien que c'est à Rouen que naquit, au xe siècle, la première idée de dramatiser la célébration de Noël, et l'on sait, d'autre part, que le plus notoire des auteurs de Mystères, Pierre Gringore, était de Caen. Il peut donc être curieux de suivre ce que fut le développement du drame religieux en Normandie, — au moins, car il faut se borner, pour les représentations qui, de la fête de saint Nicolas, le 6 décembre, se succédaient jusqu'à la fête des Mages, le 5 janvier, et faisaient de tout ce mois, autour de Noël, une suite de pieuses réjouissances.

Au début, ce fut peu de chose. Le matin du jour de la Nativité, à la messe de l'aurore, une crèche était disposée derrière l'autel. L'image de la Vierge gardait cette crèche.

Un enfant, devant le chœur, se dressait sur un lieu élevé. Il figurait l'Ange annonciateur de la bonne nouvelle, et cinq chanoines, ou leurs vicaires du second rang, des Pasteurs, qui, vêtus de la tunique et l'amict, au chant du *Gloria* entonné sous les voûtes par d'autres anges-enfants, s'avançaient vers la crèche. La prose *Pax in terris* rythmait leur marche. Et deux prêtres du premier rang, jouant en dalmatique le rôle des sages-femmes, leur présentaient l'Enfant qu'ils adoraient. *Alleluia!* Les Pasteurs à cette messe dirigeaient tous les chants.

Les textes liturgiques faisaient tous les frais de ces arrangements ; mais peu à peu il s'y mêla quelque versification profane, d'abord latine, puis en langue vulgaire (dès le xiie siècle) et à l'adoration des Bergers s'ajoutèrent — joie et délices de tout l'octave de Noël — le drame de l'Époux ou des Vierges sages et des Vierges folles et celui des Prophètes du Christ, qui, d'une mise en scène déjà compliquée, montrait Nabuchodonosor faisant, par ses « soldats », jeter « dans la fournaise » les trois jeunes gens ayant refusé de l'adorer, et Balaam et son ânesse parlante, grand premier rôle admiré d'un chacun et dont le succès donna lieu, dans Rouen toujours, à cette fête de l'Ane ou des Anes, si longtemps victorieuse des défenses même des évêques.

(Extrait de *Sciences et Lettres au Moyen Age*, de Paul Lacroix).
(Firmin-Didot, édit.)



Prose de l'Ane chantée à la Fête des Fous.

Ces drames se jouaient après matines dites ou tierce chantée.

Le peuple enfin, au jour de l'Epiphanie, s'ébaudissait, après tierce, du défilé processionnel des Mages, qui n'étaient rien de plus que trois clercs de premier rang en chape et couronnés, venant de trois côtés différents avec leurs serviteurs vêtus de la tunique et de l'amict, et qui, s'étant rencontrés devant l'autel, s'y donnaient le baiser de paix.

Nativité du XVe siècle.
(D'après un manuscrit enluminé de la Bibliothèque Nationale.)

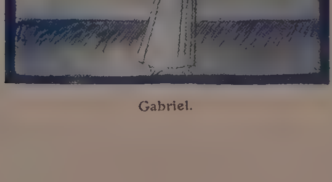
Mais ce n'étaient là que des ébauches, et le moment vint où, délaissant complètement le latin pour ne plus parler que la langue usuelle, ce théâtre d'édification quitta aussi la nef pour le parvis, érigea sa scène devant l'église. On avait un cadre souple, celui des *Prophètes*, on l'augmenta d'un *Adam* qui fut comme un premier acte, d'un *Abel*, second acte, la procession devenant la fin d'une façon de trilogie, et l'église ne fut plus guère que la coulisse où Dieu (qu'avec révérence on nommait dévotement la Figure), rentrait après avoir dit sa rattelée. Ainsi en agirent du moins les Normands, car cet Adam, cet Abel, et tous les Prophètes, et même l'ânesse de Balaam, parlaient le plus pur français de Normandie, de Basse-Normandie, du pays de Caen où cela se passait, avec un agrément non banal ; c'est que, pour égayer les passages trop graves, on lâchait dans la foule des spectateurs quelques démons appris à ce jeu et qui la faisaient rire et lui faisaient peur. Le drame liturgique avait vécu, les Mystères commençaient, mêlés souvent de scènes *ad libitum* qu'improvisaient des bouffons, ces bouffons des entr'actes dont le théâtre anglais garda l'usage et qui tempéraient de cabrioles et de farces la gravité d'œuvres trop sévères pour la masse.

Et ne croyez point que ces Mystères, dont trois cents ans la France se réjouit, fussent si naïfs que leurs auteurs (comme l'osa étourdiment soutenir un critique contemporain), n'y eussent d'esprit que par accident et à leur insu. Vous vous tromperiez du tout au tout. Nous en jugeons mal par mauvaise intelligence de leur langue et faute d'avoir le même sens du comique que les bonnes gens du vieux temps. Ces auteurs étaient des poètes rompus à tous les exercices d'une métrique plus savante qu'on n'imagine, et tel d'entre eux, par exemple la Reine de Navarre, Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, qui écrivit quatre Mystères : *la Nativité de Jésus-Christ*, *l'Adoration des Trois Rois*, *les Innocents* et *le Désert* n'avait pas eu que de sots prédécesseurs et n'était point sotte.

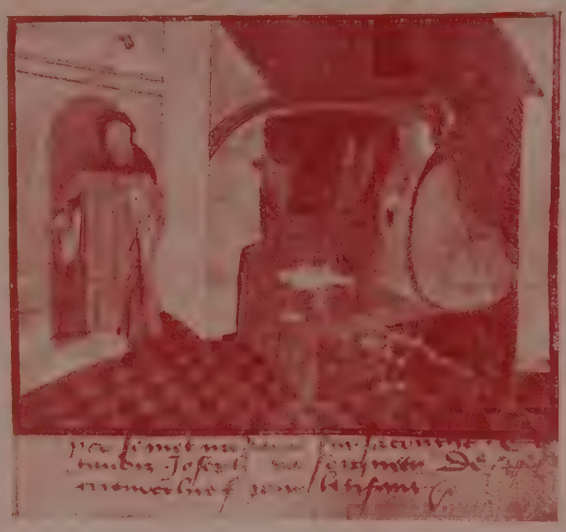
Il conviendrait de noter aussi avec quelle heureuse entente du théâtre ces poètes mariaient la musique à leurs

Cérémonies Ridicules de la fête des Ânes dans l'Eglise de Rouen et dans différentes villes au premier janvier ...

(D'après une gravure de M. Ransonnette conservée à la Bibliothèque de Rouen.)



Gabriel.



conceptions, les variaient de chœurs et de chansons — parfois allongées de refrains qui soulèveraient encore le rire. Mais il y faudrait tout un livre, qui, malgré de récents travaux, demeure toujours à faire. Et le mieux est ici que, sans plus d'ambition, nous dressions pour la seule Normandie, la liste des représentations de ces Mystères de la Nativité, dont mémoire nous fut gardée.

Un massacreur des Innocents.

Cette liste, malheureusement, nul ne la pourrait donner un peu complète. Ainsi, bien qu'il y ait trace, au Mans, de pièces dialoguées sur *saint Nicolas*, qui devaient provenir de la Confrérie de Saint-Nicolas, créée à Alençon et qui paraît avoir été vaillante, aucune date n'a été conservée de ses hauts faits. On ne saurait non plus rien affirmer sur la représentation, dans cette ville, des quatre Mystères de la Reine de Navarre. Ces représentations sont probables pourtant.

Dieppe qui fêta, de son navigateur-poète Jean Parmentier, mort à Sumatra en 1529, *la Moralité très excellente à l'honneur de la glorieuse Assomption*, ne connut certes pas que ce Mystère. Argentan, où furent joués *la Passion* et les *Actes des Apôtres*, Bouafles, où un sieur de Vieux-Pont, en 1462, pour avoir monté les *Miracles de Notre-Dame*, sans autorisation de l'Official, dut coucher deux jours en prison, Tirepied, près d'Avranches, qui mit sur le théâtre l'histoire de *Sainte-Barbe*, n'ont vraisemblablement pas négligé le spectacle de Bethléem. Mais comptons ce que nous savons et qu'un plus instruit y ajoute !

Et c'est en 1351, à Bayeux, la *Nativité* que le curé Jean de Montdésert fit jouer le jour de Noël dans son église dédiée à saint Malo, et qui, on ne sait pourquoi, lui valut d'être mis à l'amende par le chapitre.

En 1451, le 12 août (exceptionnellement), à Rouen, en l'église Saint-Maclou, le *Mystère de la Conception et la Nativité de la glorieuse Vierge Marie avec le mariage d'icelle, la Nativité, Passion... de Jésus-Christ*, dont l'auteur était maître Ernoul ou Arnoul Gréban, notable bachelier en théologie. On a cru longtemps et souvent répété — mais il n'en est rien — que ce Mystère d'Arnoul Gréban avait été comme un premier état de la grande *Incarnacion et Nativité de nostre Saulveur et Rédempteur Jésuchrist* représentée avec un merveilleux éclat, en 1474, dans cette même ville de Rouen, sur le Marché-Neuf, et dont les « établies » allaient, du côté du nord, « depuis l'hôtel de la Hache couronnée jusqu'à celui où pendait l'enseigne de l'Ange », sans avoir pu tout contenir, puisqu'il avait fallu encore disperser sur le Marché-Neuf les « établies » des six Prophètes. Cette *Incarnation et Nativité* de 1474 est l'œuvre la plus fameuse de ce pieux théâtre et la mieux étudiée. Rappelons que bien qu'on n'eût rien épargné pour en faire le spectacle admirable, jusqu'à avoir une âne et un bœuf qui s'agenouillaient devant la crèche, et un enfer « en manière d'une grande gueule se closant et ouvrant quand besoin en était », on avait dû, pour plusieurs lieux de scènes, se restreindre à les indiquer au moyen d'écriteaux.

Le retour des Rois Mages.

Les idoles tombant devant la Vierge et l'Enfant.

Que citerai-je encore ? En 1523, à Bayeux, la *Nativité de Notre-Dame et Enfance de Jésus*, que l'évêque Louis de Canossa fit jouer dans sa cathédrale pour la fête de l'Immaculée-Conception ; en 1531, toujours à Bayeux, une *Nativité de Jésus*, celle de 1351 ? celle de Gréban ? une autre ? on ne sait. Falaise dut avoir également son théâtre de piété et sa crèche de Noël, Falaise où fut écrite, en 1580, et sans doute jouée, une *Tragédie représentant l'odieux et sanglant meurtre commis par le maudit Caïn à l'encontre de son frère Abel*, dont l'auteur, Thomas Le Coq, curé de la Trinité de cette ville, fut un bon plagiaire, fort éhonté, au point d'avoir repris, même au modèle qu'il copia, un de ses personnages, *le sang d'Abel*, lequel était figuré par un homme caché dans un porte-manteau de satin rouge cramoisi et qu'on roulait de derrière le théâtre pendant que, pour ajouter à la terreur d'une telle évocation « on tirait quelques coups de canon ! »

Le Retour d'Egypte.

Et c'est tout. Mais Caen, initiateur, vers 1150, du drame sacré en langue vulgaire, avait-il attendu le XVII^e^ siècle pour montrer de nouveau aux yeux des fidèles l'Enfant dans la crèche ? Evidemment non, et bien que les preuves du contraire nous manquent, il est inadmissible, ayant joué d'autres Mystères d'*Abraham et Isaac*, de *Saint-Vincent*, de *Saint-Sébastien*, qu'il n'ait eu qu'au temps de Racine sa *Nativité*, et que nulle autre n'ait précédé celle qu'au temps de Voltaire, en 1729, mit sous presse son imprimeur Jacques Godes avec ce titre : *la Naissance de Jésus en Bethléem, pièce pastorale avec l'adoration des pasteurs et la descente de l'archange saint Michel aux limbes, corrigée et augmentée de nouveau, dédiée aux dévots à l'enfant Jésus*, par frère Claude Macée, hermite.

Saint-Michel.

Car de vieux usages persistaient, et si, dans Coutances, Louis XIII étant roi, un brave homme de franciscain nommé Lécrivain, en latin *Scribonus*, prêchant la passion le vendredi saint, fit représenter dans la cathédrale, entre chaque point de son sermon, un acte d'un drame de *la Passion* dont il était l'auteur, il se joue encore chaque année, au pays de Vannes, une *Adoration des Trois Rois*, et, sans rappeler le *Mystère de Saint-Nicolas*, au Havre, qui, si bien accueilli, fut un jeu de poésie et de musique, *la Passion* n'a-t-elle pas retrouvé, à Nancy, un public empressé et respectueux ?

ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

Scènes nativité de la *Passion* de Gréban, représentée à Rouen.

Clichés Studia-Lux

CHANT DES BERGERS

EXTRAIT DE LA COMÉDIE DE LA *NATIVITÉ DE N. S. JÉSUS-CHRIST*

DANS LA

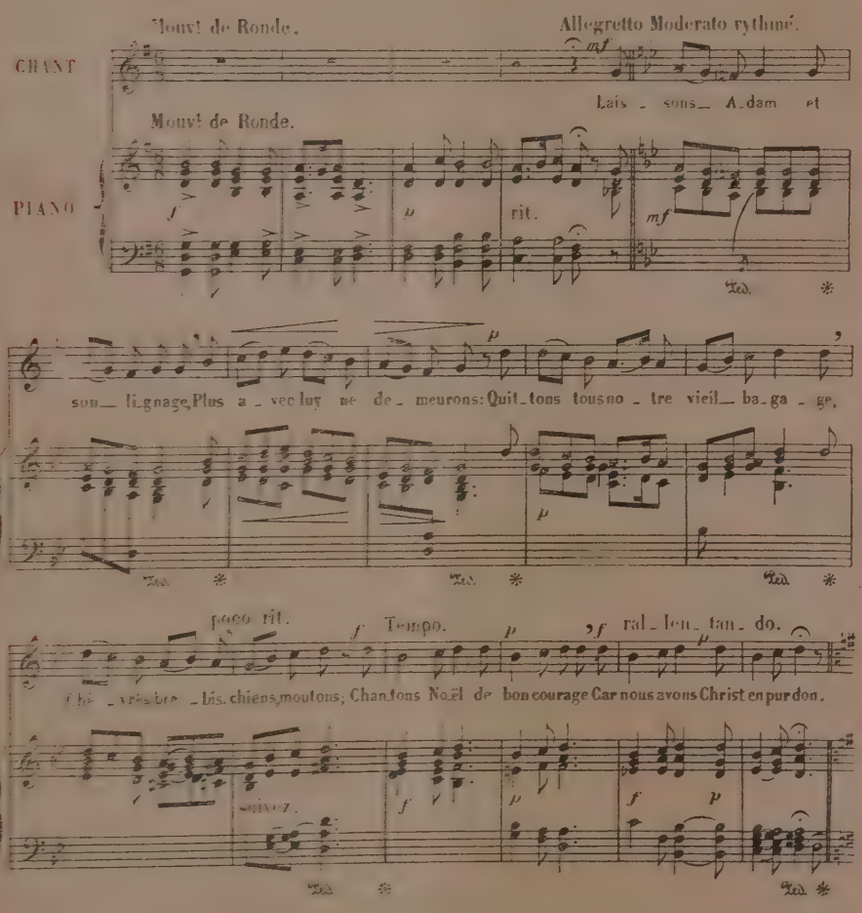
Marguerite de la Marguerite des Princesses

DE MARGUERITE D'ANGOULÊME

Duchesse d'Alençon, Reine de Navarre

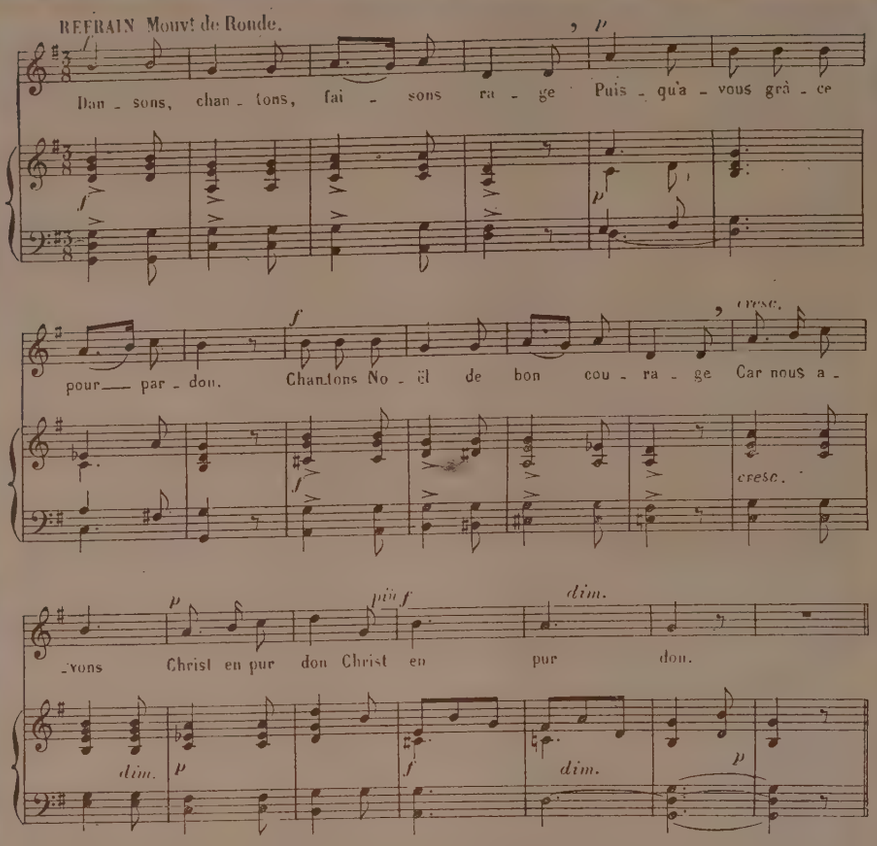
MUSIQUE ANCIENNE

HARMONISÉE PAR M. HENRY EYMIEU



Marguerite d'ANGOULÊME
reine de Navarre, sœur de François Ier
D'après un portrait du temps.

Clichés Studia-Lux.



Allons voir Marie la Sage,
Avec l'enfant de grant renom :
Dont les anges, en doux langage,
Nous ont fait un si beau sermon.

Refrain.

Courrons tost à ce sainct voyage,
Plus ne fault qu'icy nous tardons,
Ne craignons nul mauvais passage,
Prenons houlette pour bourdon.

Refrain.

Et Dieu dans ce petit image,
Croyons, adorons et aymon.
Faisons lui de nos cœurs hommage,
Car, certes, rien nous n'y perdon.

Refrain.

Dansons, chantons, faisons rage,
Puisqu'avons grâce pour pardon.
Chantons Noël de bon courage
Car nous avons Christ en pur don
Christ en pur don.

Composition enluminée d'un manuscrit Renaissance.

Cl. Paul Berger. Scène du Réveillon chez Momus, dans la *Bohème*, de LEONCAVALLO, représentée au Théâtre-Lyrique, en 1899.

M^lle^ Frandaz (Mimi). M. Ghasne (Rodolphe). M. Bourgeois (Colline). M. Soulacroix (Schaunard). M^lle^ Richard (Phémie). M^lle^ Thévenet (Musette). M. Leprestre (Marcel).

Le Réveillon dans le Théâtre moderne

Au moyen âge, ce furent les « Mystères de la Nativité » ; aujourd'hui, c'est le « Réveillon »... Mais c'est toujours la « Nuit de Noël », fête de jeunesse et de joie saine et franche, où il semble qu'après de vilains jours moroses on renaisse à la vie, à l'indestructible espérance... Le Réveillon ! mot magique auquel tout le monde pense à l'avance ; le Réveillon, que l'on célèbre au palais et dans la mansarde, tellement que cette nuit-là, l'univers entier soupe au même moment !... Seulement, à Paris, il faut attendre l'heure, et pour cela l'on va au spectacle...

La nuit du Réveillon est celle qui fait encaisser à la plupart de nos théâtres, music-halls et établissements de plaisir leur plus forte recette de l'année. Pour être peu connu, le fait n'en est pas moins rigoureusement vrai. Tant de mérites ont certainement dû inspirer quelques œuvres à nos auteurs dramatiques, n'est-ce pas ? Et quand il n'y aurait que le célèbre *Réveillon*, de Meilhac et Halévy. Mais il y a bien d'autres ouvrages à citer d'abord. Parlons-en donc succinctement.

Au fond, ils ne sont pas d'une valeur très grande. On y sent parfois que les auteurs voudraient bien profiter d'un usage aussi répandu, qui permet à chacun, s'il le veut, de passer hors de chez soi presque la nuit entière... Mais, d'autre part, il y a le côté religieux auquel on se fait justement scrupule de toucher, et dame, cela empêche la verve de se déployer librement.

Bref, le premier *Réveillon* dont nous avons trouvé trace, au XIX^e^ siècle, est le *Réveillon dramatique*, revue en un acte, de MM. L. Saint-Amand et H. Lefebvre, représenté pour la première fois le 31 décembre 1838, au Théâtre Saint-Antoine. Revue passablement enfantine, n'empruntant guère au « réveillon » que son titre. La commère était tout bonnement l'Année 1839, personnifiée par M^lle^ Hortense, dont aucun souvenir n'est parvenu jusqu'à nous. En revanche, cette année 1839 était conduite par un Gamin de Paris qui n'était autre que M^lle^ Boisgontier, qui fut plus tard la grosse et joyeuse Boisgontier, de laquelle Mahalin disait qu'elle était répandue des Folies-Dramatiques à Déjazet ! Dans cette revue du *Réveillon dramatique*, où un certain M. Adolphe incarnait successivement Ruy Blas et Goliath, où un non moins certain M. Colonna jouait M^me^ de Saint-Pétrin, le sonneur de Saint-Paul et l'Ursin de la Fabrique (?), le rôle de Bilboquet était tenu par Oscar, ce bon Oscar qui devait finir, ou à peu près, régisseur des Folies-Bergère de Léon Sari ! Et cela se passait dans le salon de Jean Bonneau, propriétaire, interprété par M. Savigny, auprès de qui M. Edmond jouait Robert Floumann, un financier qui faisait honneur à son nom.

Extrait de l'*Illustration*, 1858.

Composition de Boudeville pour le Réveillon.

Toutefois, avant ce *Réveillon dramatique*, il y avait eu une *Nuit de Noël ou les Superstitions*, « tradition allemande » en un acte, de MM. Rochefort (le père de M. Henri Rochefort, sauf erreur) et Emmanuel, qui n'osait, pour cette production légère, ajouter à son prénom, son nom grave d'Arago. Représentée au Vaudeville, le 24 décembre 1831, cette *Nuit de Noël* n'y eut qu'une carrière fugitive, bien qu'elle fût jouée par Volnys, Balard, M^me^ Guillemin et Thénard, et surtout par Arnal, qui y remplissait le rôle de Frick, garçon de ferme, lequel ouvrait la pièce par un de ces mots qu'aimait tant l'excellent comique, et dont Duvert et Lausanne ont incontestablement trouvé les meilleurs. Frick, au lever du rideau, sommeillait paisiblement. Arrivait M^me^ Wisper, aubergiste, qui disait d'un air mécontent : — Ah ! il dort ! — et lui donnait un fort soufflet. Naturellement, Frick s'éveillait du coup et s'écriait : Oh ! ha ! ha ! c'est un *cousin* qui me pique ! Tiens, non ! c'est ma *cousine* Wisper !... Avec cela, Arnal faisait un effet immanquable !...

Le catalogue de la Société des Auteurs mentionne plusieurs autres *Réveillons* qui ne semblent pas avoir été imprimés : le *Réveillon de la Courtille*, de Désaugiers, Francès et Moreau ; le *Réveillon au cinquième étage, ou Réveillon des Grisettes*, de Guénée et Dauvin ; le *Réveillon à la Glace*, de Guénée, donné à Lyon, le 3 décembre 1873. Par contre, la même Société des Auteurs possède en sa bibliothèque si remarquable des « souffleurs » manuscrits dont nous pouvons dire quelques mots.

Composition extraite de : *Berühmte Musiker : Johann Strauss*, de M. Rudolph Freiherrn Prochazka. — Édit. « Harmonie », Verlagsgesellschaft für Literatur und Kunst, Berlin.

1° Le *Réveillon et le Jour de l'An*, vaudeville en deux actes, représenté aux Funambules, le 24 décembre 1842, pièce qu'il est inutile d'analyser.

2° Un *Réveillon d'étudiants*, vaudeville en un acte, de Jouhaud, représenté au Théâtre du Panthéon, le 23 décembre 1843. Il s'y agit d'un étudiant en médecine qui se marie secrètement avec une jeune modiste, le 24 décembre, et à qui ses camarades, pour le punir de les avoir tenus à l'écart, font la farce de venir réveillonner chez lui la nuit de ses noces.

3° Le *Réveillon*, à-propos-vaudeville en un acte, représenté à la fin de décembre 1844, au Lazary. La scène est dans un atelier de couturières, où l'ouvrier Marcel et le mécanicien Charlot défendent leurs bien-aimées, Pauline (que jouait Alphonsine) et Emma contre les tentatives d'Alfred de Lusson, fashionable, et Anastase de Pont-Cassé, fashionable « exagéré ». Marcel, au moment critique, montre une croix à sa Pauline, qui s'écrie : « La croix de mon père ! tu m'as sauvée du déshonneur ! » Et l'on réveillonne tous ensemble !

4° Un *Réveillon en retard ou un Raout chez M. Clampin, rue Charlot, n° 699*, vaudeville en un acte, de Paul de Kock, qui fut créé à la Gaîté, le 23 décembre 1845, par Serres, Lesueur, Francisque jeune, pour les principaux rôles.

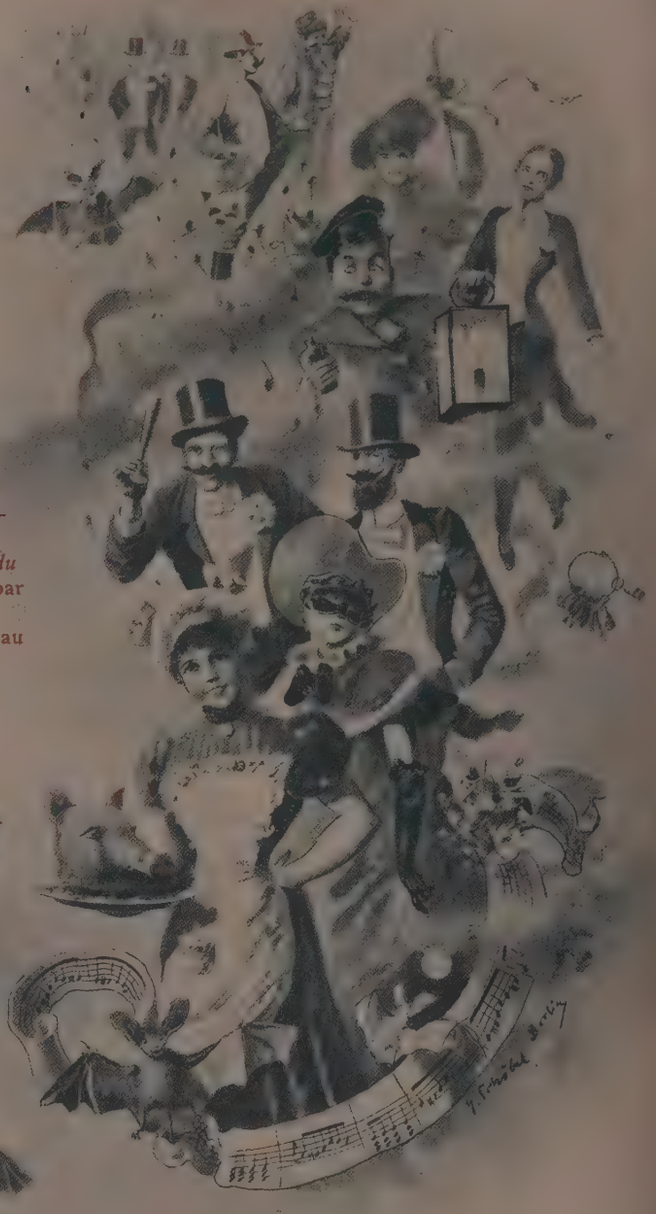
5° *Le Réveillon ou les Manteaux* ou encore la *Nuit de Noël ou la Robe du Bedeau*, par l'abbé Robineau, dit de Baunoir, manuscrit donné à la Société par Charles d'Argé, en août 1847.

6° Un *Réveillon à la Barrière*, vaudeville en un acte, représenté au Théâtre Lazary fin décembre 1850.

7° Un *Réveillon de Demoiselles*, à-propos en un acte, mêlé de couplets, représenté au Lazary fin décembre 1857.

Mentionnons encore une *Nuit de Noël*, drame en cinq actes, d'Overnay, Payre et Charles Gabet, et une autre *Nuit de Noël*, drame en sept tableaux, de MM. Édouard Doyen et Victor Bours, représenté à Belleville, direction Holacher, le 14 décembre 1883, et imprimé la même année.

D'autre part, il existe un acte de Lemercier de Neuville, les *Sabots de Noël* (1858), et un opéra-comique de Blau et Gérôme, la *Chanson de l'Étoile*, dont la nuit de Noël a fourni le sujet. Parfois le « réveillon » a été mis à la scène dans tel ou tel acte d'une grande pièce, comme par exemple dans le *Juif Polonais*, d'Erckmann-Chatrian ; le *Grillon du Foyer*, de M. de Francmesnil, d'après Charles Dickens, musique de scène de M. J. Massenet ; la *Bohème*, de M. Léoncavallo ; la *Vie de Bohème*, de M. Puccini ; le *Chemineau*, de M. Jean Richepin ; la *Chauve-Souris*, de Johann Strauss, et d'autres encore évidemment. En outre, il y a un *Réveillon ou Noël d'Alsace*, de M. Grandmougin, mis en musique par M. Lippacher, et une *Nuit de Noël*, de M. Gabriel Pierné, qui est un des plus émouvants poèmes d'orchestre qu'on ait jamais écrits...



Composition de G. Schöbel, de Berlin, pour la *Chauve-Souris*, de Johann Strauss. (Extraite du *Réveillon*, de Meilhac et Halevy).

Mais le Réveillon a inspiré un chef-d'œuvre, un vrai, ce *Réveillon* en trois actes, de Meilhac et Halévy, qui fut représenté pour la première fois au Palais-Royal, le 20 septembre 1872. Pièce aussi fantaisiste que profonde, où les auteurs ont versé, en prodigues, et les trésors de leur imagination et les trouvailles de leur admirable verve.

Et comme l'ouvrage était joué ! quelle distribution incomparable. Lisez plutôt :

Gaillardin, propriétaire à Pincornt-les-Bœufs, MM. Geoffroy ; Alfred, chef d'orchestre du prince Yermontoff, Hyacinthe ; Tourillon, directeur de prison, Lhéritier ; Léopold, domestique de Tourillon, Lassouche ; Duparquet, notaire, Pellerin ; Bidard, avocat, Derval ; Yvan, maître d'hôtel du prince Yermontoff, Félicien ; Prince Yermontoff, Mmes Georgette Olivier ; Fanny, femme de Gaillardin, Reynold ; Métella, Valérie. ; Toto, Gouvion ; Madame de Sainte-Esplanade, Karl ; Adèle, Miette ; Pernette, femme de chambre de Fanny, Linda.

Le deuxième acte était celui du « Réveillon ». Ce fut la première fois que l'on mit en scène un vrai souper, un souper complet, que les artistes consommaient réellement. Cela, du reste, ne leur plaisait pas à tous, et Geoffroy, qui avait ses très bourgeoises habitudes, ronchonnait constamment d'être obligé de manger entre ses repas !... Et, de fait, le réveillon fut toujours une occasion de fête au théâtre du Palais-Royal, y compris l'année dernière, où les artistes improvisèrent un concert après la représentation de l'*Affaire scandaleuse*, de Paul Gavault. Galipaux, Guyon fils, y furent particulièrement acclamés.

Ch. Mathieu-Deroche.

Les invités au Réveillon chez Caleb, dans le *Grillon du Foyer*, de M. de FRANCMESNIL, d'après DICKENS, représenté à l'Odéon.

Ainsi l'on voit quelle place tient le « Réveillon » dans le répertoire théâtral, place qui ne peut que s'accroître et devenir de la plus haute importance, de la première même, si les auteurs savent en extraire tout ce qui s'y cache encore de nouveauté, de joie et de sentiment.

Théodore MASSIAC.

Les Miniaturistes de la Nativité

DANS un coin du vieux Paris, au XIII[e] et au XIV[e] siècles, une impasse, près de la Porte Saint-Denis, était remplie de boutiques de peintres et d'échoppes de miniaturistes. Très souvent le miniaturiste était en même temps calligraphe, de sorte que de ces humbles logis sortaient, tout entiers de la même main, les manuscrits où, parmi les belles lignes d'écriture soit gothique, soit onciale, les lettres ornées s'enflent, pour ainsi dire, en images, qui contiennent le reflet d'une légende et la figuration d'un dogme. On a établi parmi l'effort des différentes écoles de miniaturistes, de celles de Paris, de Tours, de Flandre, d'Allemagne, d'Italie, travaillant pour les rois, comtes et ducs puissants, plus que pour les monastères, deux grandes périodes, deux grandes directions. Au début, le travail du miniaturiste procède davantage de la calligraphie. L'enlumineur s'efforce à faire de la page du livre un joyau : les ors, les verts, les roses tendres, les rouges rehaussés d'or, concourent à créer, à chaque mouvement du doigt tournant les feuilles, l'enchantement d'un nouveau jardin de couleurs. Comme le dit M. Emile Mâle, il règne d'abord dans les ateliers de miniaturistes un scolastique qui pouvait dispenser d'étudier la nature. C'est ensuite, avec Jean Pucelle, Ancelot de Sens, Jacquet Macé et surtout l'auteur des *Heures*, du duc de Berry, un grand mouvement vers la peinture, vers l'étude de la nature, une recherche des modèles expressifs pour les types d'apôtres et de saints, jetant, parmi les marges du livre, de beaux oiseaux dans des prairies et des taillis observés, et Pol de Limbourg et ses frères préludent ainsi à la venue de Jean Fouquet qui, dans les *Heures* d'Etienne Chevalier, n'est plus un enlumineur mais un peintre.

Un Séraphin.

Cl. de M. Quentin, d'Arras.

La fuite en Egypte.

(D'après un *Livre d'Heures*, manuscrit du XVIII[e] siècle, conservé à la Bibliothèque d'Arras).

Cl. de M. Quentin, d'Arras.

Le Songe de Joseph.

(D'après une enluminure de la *Vie, la Passion et la Vengeance de N. S. Jesus-Christ*, d'Eustache MERCADÉ, manuscrit du XV[e] siècle, ayant appartenu aux moines de Saint-Vaast, et conservé à la Bibliothèque d'Arras).

Dans ces transitions de la calligraphie à la peinture, M. Emile Mâle a introduit une lumière de plus. Il indique l'influence qu'auront sur les enlumineurs des livres sacrés, les dramaturges des mystères. Il est certain que ces représentations dramatiques ne pouvaient laisser indifférents les enlumineurs. D'ailleurs, M. Emile Mâle aurait pu insister sur ce fait qu'il signale que Cailleau, l'enlumineur du manuscrit de Valenciennes, mit en scène le mystère de la Passion, en cette même ville. Il y eut évidemment, à la représentation des mystères, collaboration entre les poètes et les peintres, et si ce furent les poètes qui trouvèrent des personnages nouveaux, comme la vieille qui forge les clous de la croix, ce furent les enlumineurs qui délimitèrent la mise en scène, et nous ont gardé le très curieux accoutrement des acteurs.

Le départ des Mages.

(D'après un manuscrit de la *Passion*, d'Arnould GRÉBAN, conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal).

Autant et plus que l'influence des dramaturges, cet élan de la miniature vers la peinture qui, lentement, fait tomber les *canons* scolastiques d'après lesquels le maître formait l'apprenti, ce souci de faire plus vivant, plus près de l'émotion, a varié la mise en scène de la Nativité.

Dans les premiers missels enluminés, les Nativités figurées conservent une disposition invariée : la Vierge est couchée dolente, détournée d'une sorte d'autel élevé sur lequel s'offre l'Enfant Jésus. Il faut qu'une moitié de siècle s'écoule avant que cet aspect symbolique de la Crèche se modifie un peu dans les livres strictement religieux. Il semble, au contraire, que les enlumineurs

Miniatures de la *Passion*, de GRÉBAN, manuscrit de la Bibliothèque Nationale, ayant appartenu au connétable de Saint-Pol.

Enluminures de deux scènes de bergers dans deux manuscrits du XV[e] siècle, de la Bibliothèque Nationale.

Cl. de M. Quentin, d'Arras.

L'étoile apparaissant aux Mages.

(Miniature du manuscrit de la *Vie, la Passion, la Vengeance de N. S. Jesus-Christ*, d'Eustache Mercadé, conservé à la Bibliothèque d'Arras).

chargés d'illustrer les manuscrits de Mystères ont été gagnés par la vie intense qui anime ces compositions et que leur talent se soit fort dépensé en recherches ingénieuses pour traduire et interpréter les situations dramatiques présentées dans les actes multiples des *Passions* et des *Nativités*. En ce qui concerne spécialement les faits de la naissance du Christ, on voit les imagiers développer peu à peu l'importance du décor et le nombre des personnages; le cortège des rois mages devient imposant, la Crèche est entourée de plus de figuration et, surtout, les jeux des bergers s'égaient d'alertes facéties. Certains épisodes sont plus rarement traités : tel celui des sages-femmes, que nous trouvons seulement présenté en frontispice d'un des *Miracles de Notre-Dame* et dans la *Passion*, d'Eustache Mercadé. Au XVI^e^ siècle, les gouaches d'Hubert Cailleau, qui ornent les pages du *Mystère* de Valenciennes, marquent la perfection d'un genre. Celui-ci était d'autant plus sûr de lui comme illustrateur qu'il était acteur participant des scènes qu'il avait été chargé de traduire par le pinceau.

Le roi Hérode.

(Miniature de la *Passion*, de Gréban, de la Bibliothèque Nationale).

L'Annonciation aux Bergers.

Aloris. — *Dieu d'Israël quel chose esse?...*

Miniature de la *Passion*, de Gréban (Bibliothèque de l'Arsenal).

D'une manière générale, par le rendu de ces présences divines et humaines, liturgiques ou fabuleuses, le progrès de l'art du miniaturiste, vers un réalisme relatif, est arrivé à dégager les plus belles œuvres d'intensité pieuse, des compositions auxquelles il ne manque parfois que le format et la matière parfaite pour pouvoir paraître parmi les plus belles peintures des primitifs, auprès des œuvres des Froment et des Charonton.

Hérode et les Mages. — Le retour d'Egypte.

(Gouache d'Hubert Cailleau, décorant le *Mystère* de Valenciennes (1547). Bibliothèque Nationale).

Peut-être un des plus beaux manuscrits que nous légua cette belle époque du XV^e^ siècle où la miniature s'élève vers la peinture, c'est le manuscrit de Mercadé : *La Vie, la Passion et la Vengeance de N. S. Jésus-Christ*, que conservèrent les moines de Saint-Vaast et qui échut à la bibliothèque d'Arras. Les miniatures — au nombre de 350 — y sont d'assez grandes dimensions. Plus que partout ailleurs, l'observation de l'artiste a modernisé l'illustration du Mystère. Ce n'est point qu'il aille, comme Fouquet ou Baudichon, vers la nature, mais quelques-unes de ses miniatures offrent de cette précision, de cette méticuleuse exactitude dans le rendu du décor que possèderont les intimistes flamands, les beaux peintres d'intérieurs ou de cortèges, et même ces artistes qui, ainsi Breughel, tirèrent des chefs-d'œuvre d'un mélange de mogiographie fidèle, en jetant parmi les dernisme et d'hapetites maisons basses à toit rouge, les soudards du massacre des Innocents.

Une mère israélite.

Miniature de la *Passion*, de Gréban. (Bibliothèque Nationale).

Zorobabel, pharisien, et les Mages.

(Miniature de la *Passion*, de Gréban, de la Bibliothèque de l'Arsenal).

neiges de la campagne flamande, près des

Cl. de M. Quentin, d'Arras.

Le Massacre des Innocents.

... et portent les enfants tués, sur leurs lances et épées, pour faire présent au roi Hérode.

(Miniature de la *Vie, la Passion et la Vengeance de N. S. Jésus-Christ*).

Parfois, au même manuscrit, le faire varie; des pages développées comme celles des maîtres modernes, des dessins rehaussés traités librement voisinent avec des pages scolastiques. Hésitation de l'artiste entre les vieux us du métier et les orientations nouvelles de l'art. Le même Mystère passe par des interprétations diverses; comparez les *Mystères de la Passion*, de Gréban, celui de l'Arsenal et ceux de la Bibliothèque, et vous verrez que le premier est d'un art beaucoup moins rudimentaire que les seconds.

Andromita, mère israélite.

Miniature de la *Passion*, de Gréban. (Bibliothèque Nationale.)

Tous ceux qui commandaient des manuscrits précieux n'étaient point doués d'un goût sûr. Il y eut certes belle concurrence entre les ornementistes du vieux goût, liturgistes fidèles, et les artistes qui commençaient à chercher dans l'enluminerie un moyen d'art, une expansion vers la nature et vers la vie, comme ceux qui groupent dans les Nativités, autour de la Crèche, toute la vie familière et parfois joviale des humbles du bon temps.

Gustave KAHN.

Noël alsacien

La veille de Noël en Alsace. — Christkindel et Hans Trapp venant demander si les enfants ont été sages. Composition du peintre alsacien Théophile Schuler.

Christkindel et Hans Trapp

LA fête de Noël demeure par excellence une fête alsacienne. Fête du souvenir, fête de recueillement. Et le sapin des Vosges, que depuis la guerre de 1870, on entoure d'une vénération particulière, est devenu un double symbole.

Cette fête de l'Arbre, coutume d'outre-Vosges qui tend de nouveau à se généraliser en France, loin d'être un rite germanique, n'est qu'un vieil usage gaulois, tombé dans l'oubli, mais aujourd'hui remis en honneur. Dans des poèmes français du douzième et du treizième siècles, il est souvent question d'un arbre de Noël, variant suivant les régions et surmonté, à son sommet, d'un ange aux ailes éployées. Cette habitude vénérable de fêter la Nativité par d'immortelles verdures, si elle se perdit en France au cours des temps, s'est enracinée profondément en Alsace, où, comme tant de choses venues de France, elle devait durer toujours. Au dix-septième siècle, un nommé Dannauser critique, à Strasbourg, « la coutume qui consiste à orner un sapin de sucreries et de poupées, pour le dépouiller ensuite ». Ce rigoriste voyait là de répréhensibles vestiges du paganisme. En Allemagne, par contre, il n'est question de sapin de Noël que depuis un peu plus d'un siècle.

Née de l'imagination fertile du peuple, la cérémonie du sapin n'est qu'un de ces multiples divertissements inventés pour attendre l'heure grave de la messe de minuit. En effet, les veillées sont longues durant les nuits d'hiver et les braves gens des campagnes, habitués à se coucher tôt, tomberaient de sommeil si par des moyens ingénieux, on ne parvenait à les tenir en haleine. C'est pourquoi l'Église, dès le moyen âge, encouragea les distractions populaires de la veille de Noël. Des mystères nous ont été transmis, que des acteurs ruraux allaient jouer de ferme en ferme.

L'arbre de Noël
(D'après une gravure extraite de la *Revue Alsacienne*).

Le jeu des « Trois Rois » est connu. Celui d' « Adam et d'Ève » a été noté par M. Weckerlin. Il est en langue alsacienne, mais surchargé de prétentions au bon allemand qui lui donne un air des plus bizarres. En 1889, écrit le savant « folk-loriste », il se récitait encore dans quelques villes et villages du Haut-Rhin. « Ordinairement, quelques jours avant Noël, apparaissait dans les veillées, ou même dans les auberges, la troupe complète et toute costumée pour jouer cette pièce éminemment populaire ».

D'innombrables « Noëls » ont été recueillis et traduits par M. Weckerlin. Cantiques ou chansons populaires, ils célèbrent les mytères de la Nativité ou relatent des scènes familières dont quelques-unes sont, aujourd'hui encore, en usage. Pour distraire l'enfance et aussi pour la récompenser, on avait imaginé, nous l'avons montré plus haut, l'arbre de Noël et la distribution des cadeaux. Mais l'Enfant-Jésus — le Christkindel — ne prodigue ses bienfaits qu'aux enfants sages. Tous les vœux de ce petit monde, bien avant la fête solennelle, doivent donc être subordonnés à leur bonne conduite.

On invoque le « Christkindel », en lui expliquant qu'on a été bien sage et qu'on a bien fait sa prière. Pour attirer ses faveurs, on va jusqu'à mettre devant la porte une botte de foin que l'âne du petit Jésus mangera en passant. L'idée de récompense et de punition forme le fond de toutes ces cérémonies. A l'enfant sage, les cadeaux du « Christkindel », aux méchants, les coups du « Hans Trapp ».

« Hans Trapp ! » Quelle terreur pour l'imagination enfantine ! De lui viendront tous les châtiments, quand la faiblesse d'une mère est impuissante à punir la désobéissance. C'est Satan sous une figure familière, grotesque et bariolée, mais bon enfant au fond,

puisqu'il ne s'arrête pas aux portes des maisons « où les petits savent faire leur prière », comme il est dit si joliment dans un couplet conservé par Stoeber.

De quelle tradition populaire corrompue nous est venu ce « Hans Trapp » dont tout le monde, en Alsace, connaît encore le nom, mais qui ne rappelle plus que des

Le Roi boit !
Scène extraite des *Propos de table de la Vieille Alsace*, par Emile Reiber (édit. Launette 1886).

puérilités? L'origine de ce nom est assez curieuse et remonte au quinzième siècle. En 1485, Jean de Dratt (ou de Tratt), maréchal de la cour de l'Électeur palatin, fut investi du commandement du château de Barbelstein, situé entre Landau et Wissembourg. Du haut de son château, le maréchal de Dratt vexait de toutes les manières les gens de l'abbaye de Wissembourg. Il rançonnait les voyageurs, pillait les villages, s'emparait du droit de chasse et de pâturage, barrait le cours de la Lauter, pour empêcher le flottage du bois et la marche des moulins, et prenait un plaisir infernal à entendre les malheureux paysans gémir sous le poids de sa tyrannie. Aussi devint-il bientôt la terreur du pays et longtemps après sa mort les parents faisaient trembler leurs enfants en disant : « Prenez garde, Hans Dratt va venir ! » Le nom du personnage a été peu à peu corrompu et aujourd'hui que toutes ces légendes sont tombées dans l'oubli, c'est avec le nom de « Hans Trapp » que l'on fait peur aux petits enfants.

Adoration des Rois
Au Muséum « Unterlinden » à Colmar.

Une Nativité à Kestenholz (Chatenois)

Nous avons encore vu en Alsace, peu d'années après la guerre, ces croque-mitaines de village. De pauvres gens, déguisés en diables, munis d'énormes bâtons, allaient de porte en porte, sous prétexte d'effrayer les petits, mais en réalité pour mendier quelques sous. D'autres fois c'étaient des

Fuite en Egypte
Conservée à l'hôpital de Guebwiller.

« Christkindel » et des anges en robes d'un blanc douteux, les pieds dans des sabots, qui sonnaient, sous la neige, aux portes des maisons. Hélas ! cette coutume aussi s'est perdue peu à peu, soit que les lois sur la mendicité paraissent trop sévères, soit que les mendiants manquent d'imagination.

Henri ALBERT.

NOËL AU THÉATRE
RUSSIE-POLOGNE

Ornement d'un Évangéliaire russe.

DANS tous les pays slaves, ainsi que dans toute la chrétienté, les fêtes admirables et touchantes de la Noël, se rattachent aux origines mêmes du théâtre moderne. L'extase mystique qui se dégage des souvenirs dont la commémoration de la Naissance du Divin Sauveur évoque la plénitude pour les âmes croyantes, la foi fervente, l'enthousiasme sincère, l'émotion communicative des âges plus heureux, encore exempts des angoisses du doute, devaient se manifester, parmi les civilisations diverses de la race slave, aussi exaltée dans le catholicisme que dans la religion orthodoxe, sous toutes les formes possibles de cérémonies publiques, de réjouissances symboliques ou d'ardeur créatrice.

L'art dramatique, cette manifestation suprême du génie d'une race ou d'une époque, où s'expriment les tendances les plus profondes de l'âme humaine et les aspirations les plus hautes de l'Idéal qui la guide parmi tant de ténèbres, le théâtre européen, dès ses premiers pas, dès sa première apparition devait forcément interpréter, en un langage poétique et plastique à la fois, le Drame sublime de l'Evangile, la divine Epopée du Rédempteur, la merveilleuse histoire du monde racheté. Comment le théâtre occidental, l'Art dramatique chrétien à son aurore pouvait-il ne pas accorder la plus importante part de ses motifs d'inspiration aux souvenirs du plus grand événement d'ici-bas, c'est-à-dire de la vie et de la mort du Christ, Sauveur du monde.

D'après Andriolli.

Polonais devant une Crèche.

Enfants polonais chantant Noël et portant l'Étoile.

La littérature dramatique des Slaves, d'éclosion beaucoup plus tardive et plus lente que celle des peuples de l'Europe occidentale, ne pouvait échapper à cette règle générale dont les annales de la civilisation moderne nous offrent tant d'exemples. Or, parmi les épisodes de l'Histoire sainte, rien ne peut rivaliser comme poésie profonde et beauté éternelle avec la grâce vraiment divine du Noël chrétien.

Le théâtre slave s'en est inspiré de deux manières nettement distinctes. Elles se confondent aujourd'hui au regard distrait de la postérité indifférente, car l'une et l'autre procèdent de l'anonymat qui caractérise les productions spontanées du génie populaire. Toutefois, même dans une brève étude d'ensemble, et qui ne vise qu'à dégager l'aspect général de la question, il convient d'indiquer cette différence très précise.

Tout d'abord, la poésie dramatique, aussi bien en Russie qu'en Pologne et malgré toutes les différences de religions, de coutumes et de tempérament national représenta les péripéties de la Nuit de Noël un nombre incalculable de fois, sur les tréteaux primitifs des premiers siècles de vie dramatique. Et les mystères des poètes d'autrefois, dont les noms eux-mêmes se sont évanouis dans l'abîme des choses accomplies — les poèmes consacrés par les dramaturges slaves du temps jadis à la Nuit Merveilleuse où le Christianisme est né, ces pièces, produit de l'âme collective d'une race, se ressemblent toutes.

D'après Andriolli.

Le cortège de Noël figuré dans une famille polonaise.

Russes ou Polonais et bien qu'ayant enchanté des générations d'auditeurs naïfs et croyants comme l'étaient les poètes eux-mêmes, bien des années après le moyen âge proprement dit, ils apparaissent aujourd'hui comme de simples et involontaires réminiscences de nos mystères français. La foi, l'inspiration mystique, la naïveté charmante car elle est sincère, la piété du poète, la fidélité avec laquelle le drame suit le texte sacré, voilà les qualités auxquelles aspiraient et par lesquelles se distinguaient ces premières productions, encore impersonnelles, comme toute poésie populaire.

Toutefois, simultanément avec cette poésie dramatique, anonyme sans doute, mais quand même issue déjà d'un effort créateur et individuel, une autre dramaturgie populaire se renouvelant sans cesse aux mêmes sources d'inspirations, florissait de tout temps dans les pays slaves. Celle-ci est plus naïve, plus primitive, plus informe encore que les poèmes candides dont nous parlions

Documents figurant dans le *Klosy*, appartenant à la Bibliothèque Polonaise.

Clichés Studia-Lux.

D'après une composition de A. Zoleskiego.

Cérémonies et Fêtes figuratives de Noël en Pologne.
Le fagot coupé dans la forêt. — Le foin jeté sur le plancher. — Les claqueurs de fouet. — Le théâtre de Noël. — La procession des rois mages.

tantôt et qui semblent quand même empreints d'une certaine harmonie, d'une certaine cohésion de plan et de composition. Non seulement, des fêtes retentissantes avaient lieu dans tout l'immense pays des steppes, dont les vastes solitudes s'étendent des rives du Vistule jusqu'aux monts Oural : chansons, danses et festins dont le symbolisme lointain échappe à l'investigation de la critique, mais dont le moindre détail, strictement observé, avait eu jadis sa raison d'être et son explication profonde. Un autre usage infiniment caractéristique de génie théâtral des slaves se rattache plus directement encore à l'histoire de l'Art dramatique en même temps qu'aux radieux et divins mystères de la Nuit de Noël. Dans les régions les plus pauvres et les plus sauvages encore des vastes et silencieuses contrées septentrionales, à l'approche de Noël, l'instinct et le besoin du Drame, symbole de l'Univers et de l'Action éternelle qui est la vie elle-même, le génie instinctif du Théâtre, Art suprême, éternel et invincible se réveillait soudain.

Dans les plaines à peine peuplées naguère de la Grande-Russie, de l'Ukraine, de la Lithuanie ou de la Nouvelle-Russie, des acteurs improvisés circulent comme autrefois, interrompant le silence du long hiver, le rêve mystérieux des villages qui sommeillent sous la neige, par les éclats de rire et les cris d'étonnement joyeux que provoque le passage « des déguisés » — des « riajeni » comme on les appelle encore. Inutile de dire que les gamins de chaque hameau ou de chaque cité, grande ou petite, goûtent tout particulièrement ce divertissement annuel et lui font un cortège enthousiaste. Mais les grandes personnes et les vieillards qui achèvent le songe de la vie en évoquant les choses d'autrefois, prennent un plaisir extrême, eux aussi, à ces sortes de représentations annuelles et improvisées. Elles commencent par des cortèges, et elles finissent par une cohue dans le genre de notre carnaval, par une ébauche de spectacle dramatique rudimentaire. En effet, presque toujours, après avoir parcouru le village en poussant des vociférations sauvages et joyeuses cependant, les « riajenis » pénètrent à l'improviste dans quelque demeure choisie au hasard, et là ils interprètent plusieurs épisodes se rattachant à la Nuit de Noël. Ce sont plutôt des pantomimes, des scènes variées auxquelles succèdent des danses et des chansons, car c'est par elles que finissent les mélancoliques et bruyantes réjouissances du pauvre populaire, en France comme ailleurs. Le tout a une saveur étrange, une âpreté d'accent où se retrouve le génie slave, acerbe et puissant, et la forme dialoguée que prend toujours cette manifestation de lyrisme collectif, le besoin de mise en scène, le désir évident de l'illusion concrète à obtenir par l'effet du costume, de la poésie et du chant réunis, apparaît très clairement comme le premier éveil de l'instinct théâtral, chez une race jeune, déconcertante, mais appelée sans doute au plus grand avenir par la diversité même de ses facultés et de ses dons naturels.

Le Théâtre de Noël dans une famille polonaise.

D'après A. Kozakiewicz.

L'Hostie de Noël rompue entre un seigneur polonais et un paysan. XVII[e] siècle.

Les nobles et touchants mystères de Noël des premiers dramaturges ne se jouent plus dans les campagnes slaves, mais les poèmes fragmentaires, les cortèges, les chants et les exploits des « rajienis » ont traversé les siècles, ils ont survécu à toutes les métamorphoses politiques, économiques et sociales — et leur joyeux tumulte retentit encore dans l'air pur et glacial des steppes, quand au ciel apaisé reparaissent de nouveau les étoiles symboliques, toujours fidèles, mais si rarement contemplées, hélas ! les étoiles étincelantes de la nuit de Noël.

Et le besoin d'émotions dramatiques qui anime et tourmente à cette époque l'âme primitive, tumultueuse et inquiète des slaves est tellement intense, il se relie d'une manière tellement certaine et évidente au mysticisme inné de la race, cette aspiration vers l'illusion et les bienfaits du Drame s'impose avec une force tellement irrésistible à l'ensemble de l'existence nationale, que même dans les grandes villes où fonctionnent d'excellents théâtres organisés à l'européenne, ces théâtres bénéficient de la faveur du public, à ce moment de l'année, en des proportions inconnues partout ailleurs. Les théâtres sont archi-pleins, on peut y jouer n'importe quoi et faire des recettes fantastiques; pendant toute la semaine de Noël des matinées ont lieu chaque jour; c'est une véritable frénésie d'art dramatique, un emballement général, une soif ardente de rêve et d'espérance, de cet oubli désirable entre tous, sublime et touchant à la fois, qui palpitait jadis dans l'âme des rois Mages guidés vers le Berceau Divin par l'étoile éternelle et dont l'art de Racine et de Wagner semble garder encore un pur et inaltérable reflet.

STANISLAS RZEWUSKI.

L'hostie rompue dans la chaumière le jour de Noël.

Documents figurant dans le *Klosy*, appartenant à la Bibliothèque Polonaise.

Le Gérant : CHARLES RICHARD.

Clichés Studia-Lux.